

Noël – La Nativité du Christ

Table des matières

EMV 27 – L'édit de recensement. Joseph est inquiet et Marie le rassure...	2
EMV 27 – Leçon sur la confiance en Dieu	5
EMV 28 – L'arrivée à Bethléem. La recherche infructueuse de Joseph et la découverte de la grotte de la Nativité	7
EMV 29 – La Nativité de notre Seigneur Jésus-Christ.....	13
EMV 29 - Efficacité salvatrice de la maternité divine de Marie	18
EMV 74 – Jésus parle de sa Nativité	21
EMV 207 – Marie raconte la Nativité	24
27 novembre 1943 – Jésus parle de la maternité de Marie. Le voyage jusqu'à Bethléem. Lors de la Nativité, l'onde de l'extase se répandait en Joseph.....	36
28 novembre 1943 – Jésus parle de la Nativité. Le signe qui marqua sa naissance fut la Lumière. Le Christ parle de Marie et Joseph.....	39
2 décembre 1943 – « Il me suffit que vous aimiez mon Fils ».....	46
3 décembre 1943 – Le silence et la simplicité de Marie	48
8 décembre 1943 – L'enfance de Jésus. De la Nativité au Golgotha	50
25 décembre 1943 – Douleurs et joie de la maternité de Marie.....	54

EMV 27 – L'édit de recensement. Joseph est inquiet et Marie le rassure

27.1 Je revois la maison de Nazareth, la petite pièce où Marie se tient d'habitude pour ses repas. En ce moment, elle travaille à un ouvrage de toile blanche. Elle le pose pour allumer une lampe, car le soir descend et la lumière verdâtre qui pénètre par la porte entrouverte ne lui permet plus de voir clair. Elle la ferme.

Je m'aperçois que sa grossesse est bien avancée désormais. Mais elle reste très belle. Sa démarche est toujours svelte, et chaque geste plein de grâce. Elle n'a rien de cette lourdeur que l'on voit chez les femmes qui vont bientôt mettre un enfant au monde. Son visage seul a changé. Maintenant, c'est " une femme ". Avant, à l'époque de l'Annonciation, c'était une toute jeune fille au vi-sage serein et ignorant de tout : un visage d'enfant. Plus tard, chez Elisabeth, au moment de la naissance de Jean-Baptiste, ses traits s'étaient déjà affinés et avaient pris un air de maturité gracieuse. Aujourd'hui, c'est le visage paisible mais empreint d'une douce majesté de la femme qui, par sa maternité, a atteint sa pleine perfection.

(...) Marie est donc devenue " La Femme " accomplie, pleine de dignité et de grâce. Son sourire lui-même s'est épanoui en douceur et en majesté. Comme elle est belle !

27.2 Joseph entre. J'ai l'impression qu'il revient du village, parce qu'il entre par la porte extérieure et non par celle de l'atelier. Marie lève la tête et lui sourit. Joseph lui rend son sourire. Mais il me semble se forcer un peu, comme s'il était préoccupé. Marie l'observe d'un air interrogateur, puis elle se lève pour prendre le manteau que Joseph est en train d'enlever et le met sur un coffre.

Joseph s'assied près de la table. Il y pose un coude, la tête sur une main pendant que, de l'autre, il se tripote la barbe d'un air soucieux.

« As-tu quelque chose qui t'ennuie, demande Marie. Est-ce que je peux te consoler ?

– Tu es toujours ma consolation, Marie. Mais, cette fois-ci, j'ai un gros souci... pour toi.

– Pour moi, Joseph ? De quoi s'agit-il donc ?

– On a affiché un édit sur la porte de la synagogue. C’est un ordre de recensement de tous les Palestiniens. Il faut aller se faire inscrire à son lieu d’origine. Il va nous falloir nous rendre à Bethléem...

27.3 – Oh ! L’interrompt Marie en posant une main sur son ventre.

– Cela te bouleverse, n’est-ce pas ? C’est pénible, je le sais.

– Non, Joseph, ce n’est pas cela. Je pense... je pense à l’Ecriture sainte : Rachel, mère de Benjamin et femme de Jacob dont doit naître l’Etoile, le Sauveur. Rachel ensevelie à Bethléem dont il est dit : “ Et toi, Bethléem Ephrata, le plus petit des clans de Juda, c’est de toi que naîtra celui qui doit régner sur Israël. ” Celui qui doit régner sur Israël a été promis à la descendance de David. Il naîtra là-bas...

– Crois-tu... crois-tu que le moment est déjà venu ? Ah ! comment allons-nous faire ? »

Joseph est complètement désespéré. Il porte sur Marie un regard de pitié.

Elle s’en aperçoit et sourit. En fait, elle se sourit à elle-même plutôt qu’à lui. C’est un sourire qui semble vouloir dire : “ C’est un homme, un juste, mais un homme. Il voit les choses en homme, il pense en homme. Aie pitié de lui, mon âme, et amène-le à considérer les choses d’un point de vue spirituel. ” Mais sa bonté la pousse à le rassurer. Elle ne ment pas, mais elle dissipe sa préoccupation.

« Je ne sais pas, Joseph. C’est pour très bientôt, mais le Seigneur ne pourrait-il pas repousser ce moment pour t’enlever ce souci ? Il peut tout. Ne crains rien.

– Mais le voyage ! Et la foule ! Trouverons-nous de quoi nous loger convenablement ? Aurons-nous le temps de revenir ? Et si... si tu dois être mère là-bas, comment ferons-nous ? Nous n’y avons pas de maison. Nous n’y connaissons plus personne...

– N’aie pas peur. Tout se passera bien. Dieu fait trouver un refuge à l’animal qui doit avoir son petit. Voudrais-tu qu’il n’en fasse pas autant pour son Messie ? Faisons-lui confiance. N’est-ce pas ? Faisons-lui toujours confiance. Plus l’épreuve est forte, plus nous devons lui faire confiance. Comme deux enfants, mettons notre main dans celle du Père. C’est lui qui nous guide. Soyons-lui tout abandonnés. Vois avec quel amour il nous a conduits jusqu’ici. Le meilleur des pères ne pourrait y mettre autant

d'attention. Nous sommes ses enfants et ses serviteurs. Faisons sa volonté. Rien de mal ne peut nous arriver. Cet édit lui-même est dû à sa volonté. Qu'est-ce donc que César, sinon un instrument de Dieu ? Depuis que le Père a décidé de pardonner à l'homme, il a d'avance préparé les événements de manière à ce que son Christ naisse à Bethléem. Cette ville, la plus petite de Juda, n'existait pas encore que déjà sa gloire était annoncée. Il fallait que cette gloire se manifeste et que la parole de Dieu ne soit pas démentie – elle le serait si le Messie naissait ailleurs – : c'est alors qu'un puissant est apparu, très loin d'ici, il nous a conquis, et voilà qu'il désire connaître ses sujets, en ce moment précis, alors que le monde est en paix... Ah, qu'est-ce que notre petit effort si l'on pense à la beauté de cet instant de paix ? Réfléchis, Joseph : une époque où il n'y a pas de haine dans le monde ! Mais peut-il se trouver meilleur moment pour que se lève " l'Etoile " dont la lumière est divine et l'influence rédemption ? Oh, ne crains rien, Joseph ! Si les routes ne sont pas sûres, si la foule rend notre voyage difficile, les anges nous serviront de défense et d'escorte. Non pas à nous, d'ailleurs, mais à leur Roi ! Si nous ne trouvons pas d'asile, ils nous abriteront sous leurs ailes. Il ne nous arrivera rien de mal. Rien ne peut nous arriver : Dieu est avec nous. »

27.4 Tout heureux, Joseph la regarde et l'écoute. Les rides de son front s'effacent, son sourire revient. Il se lève sans plus montrer ni fatigue ni peine. Il sourit.

« Bienheureuse es-tu, soleil de mon âme ! Bienheureuse es-tu, toi qui sais tout voir à la lumière de la grâce dont tu es comblée ! Ne perdons donc pas de temps. Il nous faut partir au plus vite et revenir... le plus tôt possible aussi, car tout est prêt ici pour le... pour le...

– Pour *notre* Fils, Joseph. Il doit passer pour cela aux yeux du monde, souviens-t'en. Le Père a entouré sa venue de mystère et il ne nous appartient pas de le dévoiler. C'est lui, Jésus, qui le fera quand l'heure sera venue. »

Impossible de décrire la beauté du visage de Marie, de son regard, de son expression, de sa voix quand elle dit " Jésus ". C'est déjà l'extase. Et la vision s'achève sur cette extase.

Enseignements sur l'amour pour son époux et sa confiance en Dieu

27.5 Marie dit :

« Je n'ajouterai pas grand-chose, parce que mes paroles sont déjà tout un enseignement.

J'attire néanmoins l'attention des épouses sur un point : un trop grand nombre d'unions se disloquent par la faute des femmes, qui n'ont pas cet amour qui est tout : gentillesse, pitié, réconfort pour leur mari. La souffrance physique pèse lourdement sur la femme, et pas sur son mari. Mais sur lui pèsent toutes les préoccupations morales : nécessité du travail, décisions à prendre, responsabilité devant les pouvoirs constitués et devant sa propre famille... ah, que de choses pèsent sur l'homme ! Et comme il a, lui aussi, besoin de réconfort ! Eh bien, l'égoïsme est tel que la femme ajoute à son mari fatigué, découragé, abattu, soucieux, le poids de ses plaintes inutiles et parfois injustes. Tout cela parce qu'elle est égoïste. Elle n'aime pas.

Aimer, ce n'est pas rechercher sa propre satisfaction sensible ou intéressée. Aimer, c'est satisfaire celui qu'on aime en dépassant sa propre sensibilité ou son intérêt particulier, c'est fournir à son âme l'aide dont il a besoin pour pouvoir garder ses ailes ouvertes dans les cieux de l'espérance et de la paix.

27.6 Mais il y a un autre point sur lequel j'attire votre attention. J'en ai déjà parlé, mais j'insiste : il s'agit de la confiance en Dieu.

La confiance résume les vertus théologales. Etre confiant sous-entend qu'on a la foi, c'est le signe qu'on espère. C'est aussi faire preuve d'amour. Quand on aime une personne, quand on espère et qu'on croit en elle, c'est qu'on a confiance. Sinon, c'est impossible. Dieu mérite notre confiance. Si nous l'accordons à de pauvres humains qui risquent de ne pas y répondre, pourquoi la refuser à Dieu qui y répond toujours ?

La confiance est aussi humilité. L'orgueilleux prétend : " Je me suffis à moi-même. Je n'ai aucune confiance en l'autre parce que c'est un incapable, un menteur, un prétentieux. " Mais l'humble dit : " Je fais confiance. Pourquoi ne le devrais-je pas ? Pourquoi devrais-je penser que je suis meilleur que lui ? " Il a donc d'autant plus de raisons de dire à Dieu : " Pourquoi me défier de Celui qui est bon ? Pourquoi penser que je suis

capable d'agir par moi-même ? " Dieu se donne à l'humble, mais il s'éloigne de l'orgueilleux.

La confiance est encore obéissance. Or Dieu aime l'obéissant. L'obéissance est le signe que nous nous reconnaissons pour ses fils, et que nous reconnaissons Dieu pour notre Père. Et un vrai père ne peut qu'aimer. Dieu est pour nous un vrai Père et un Père parfait.

27.7 Troisième point que j'offre à votre méditation : il se base toujours sur la confiance.

Aucun événement ne peut survenir sans la permission de Dieu. Es-tu puissant ? Tu l'es parce que Dieu l'a permis. Es-tu soumis à l'autorité ? C'est parce que Dieu l'a permis. Essaie donc, toi le puissant, de ne pas te servir de ta puissance pour le mal. Ce serait toujours " ton mal ", même si au début il paraît être le mal des autres. Car si Dieu permet, il ne permet pas tout pour autant, et si tu dépasses les bornes, il te frappe et te brise. Quant à toi, qui es soumis, essaie de faire de ta condition un aimant qui attire sur toi la protection céleste. Et ne maudis jamais, laisse ce soin à Dieu. C'est à lui, le Seigneur de tous, qu'il revient de bénir et de maudire ses créatures.

Va en paix. »

EMV 28 – L'arrivée à Bethléem. La recherche infructueuse de Joseph et la découverte de la grotte de la Nativité

28.1 Je vois une grande route. Il y a un monde fou : des ânes vont dans un sens, chargés de meubles et de personnes, d'autres en sens inverse. Les gens éperonnent leur monture, et ceux qui marchent se hâtent à cause du froid.

L'air est pur et sec, le ciel serein, mais tout a cette netteté propre aux jours de plein hiver. Dénudée, la campagne paraît plus vaste, et les prés sont revêtus d'une herbe courte, brûlée par les vents d'hiver ; sur les pâturages, les brebis sont en quête d'un peu de nourriture et vont à la recherche du soleil qui commence à poindre. Elles se serrent les unes aux autres parce qu'elles ont froid elles aussi, et bêlent en levant le museau en direction du soleil, comme pour lui dire : « Dépêche-toi, il fait froid ! » Le terrain est fait d'ondulations qui deviennent de plus en plus nettes. C'est un vrai paysage de collines. Il y a des déclivités herbeuses et des côtes, il y a des vallons et des crêtes. La route passe au milieu et se dirige vers le sud-est.

Marie est montée sur son âne gris, tout enveloppée dans son lourd manteau. A l'avant de la selle se trouve le dispositif que j'ai déjà vu lors de son voyage à Hébron et, par-dessus, le coffre contenant les objets de première nécessité.

Joseph marche à côté en tenant la bride.

« Tu es fatiguée ? » lui demande-t-il de temps à autre.

Marie le regarde en souriant et répond :

« Non. »

A la troisième fois, elle ajoute :

« Ce serait plutôt à toi d'être fatigué, puisque tu marches.

– Oh, moi ! Pour moi, ce n'est rien. Je pense que, si j'avais trouvé un autre âne, tu aurais pu être mieux installée et nous aurions pu aller plus vite. Mais, vraiment, je n'en ai pas trouvé. Tout le monde a besoin de montures, en ce moment. Mais courage ! Nous arriverons bientôt à Bethléem. Derrière cette montagne, c'est Ephrata. »

Ils gardent le silence. Quand elle ne parle pas, la Vierge paraît se recueillir en quelque prière intérieure. Elle sourit doucement à une pensée et, bien qu'ayant la foule sous les yeux, on dirait qu'elle ne voit pas s'il s'agit d'un homme, d'une femme, d'un vieillard, d'un berger, d'un riche ou d'un pauvre, mais de ce que, elle, elle y reconnaît.

Le vent se lève.

« Tu as froid ? lui demande Joseph.

– Non, merci. »

Mais Joseph ne se fie pas à sa réponse. Il lui touche les pieds, qui pendent sur le flanc de l'âne, ses pieds chaussés de sandales et qu'on voit à peine dépasser de son long vêtement. Il doit les trouver froids, parce qu'il secoue la tête, enlève une couverture qu'il porte en bandoulière ; il en entoure les jambes de Marie et la lui étend jusque sur la poitrine, de façon à ce que ses mains soient bien au chaud sous la couverture et sous le manteau.

28.2 Ils rencontrent un berger qui leur coupe la route avec son troupeau qui passe du pâturage de droite à celui de gauche. Joseph se penche pour lui demander quelque chose. Le berger y consent. Joseph prend l'âne et lui fait suivre le troupeau dans le pâturage. Le berger tire un bol grossier d'une besace, traite une grosse brebis aux mamelles gonflées et tend le bol à Joseph, qui l'offre à Marie.

« Que Dieu vous bénisse tous deux, dit Marie, toi pour ton amour, et toi pour ta bonté. Je prierai pour toi.

– Vous venez de loin ?

– De Nazareth, répond Joseph.

– Et où allez-vous ?

– A Bethléem.

– C'est un bien long voyage pour la femme, dans son état. C'est ta femme ?

– C'est ma femme.

– Avez-vous un endroit où aller ?

– Non.

– C’est fâcheux ! Bethléem est noire de monde venu de partout pour s’inscrire ou pour aller s’inscrire ailleurs. Je ne sais où vous trouverez un logement. Tu connais l’endroit ?

– Pas bien.

– Eh bien... je te renseigne... pour elle (il désigne Marie). Cherchez l’auberge. Elle sera pleine, mais je vous l’indique pour vous donner un point de repère. Elle se trouve sur une place, la plus grande. On y va par la grand-rue, vous ne pouvez vous tromper. Il y a une fontaine devant. C’est une maison grande et basse, avec un grand portail. Elle sera comble. Mais, si vous ne trouvez de place ni là ni dans les maisons, tournez derrière l’auberge, en direction de la campagne. Il s’y trouve des abris dans la montagne, qui servent parfois aux marchands en route pour Jérusalem pour y mettre leurs animaux qui ne trouvent pas de place à l’auberge. Ce sont des étables, vous savez, dans la montagne : humides, froides et sans porte. Mais c’est toujours un refuge, parce que la femme... ne peut rester dans la rue. Peut-être y trouverez-vous de la place... et du foin pour dormir et pour l’âne. Et que Dieu vous accompagne !

– Que Dieu te comble de joie », répond Marie.

Joseph, quant à lui, répond :

« Que la paix soit avec toi ! »^{28.3} Ils reprennent la route. Un plus grand vallon apparaît du haut de l’escarpement qu’ils ont franchi. Dans ce vallon, en haut et en bas des pentes qui l’encerclent, se trouvent des maisons, et encore des maisons : c’est Bethléem.

« Nous voici sur la terre de David, Marie. Tu vas pouvoir te reposer. Tu me parais si fatiguée...

– Non. Je pensais... je pense... »

Marie saisit la main de Joseph et, avec un sourire radieux, elle lui dit :

« Je pense que le moment est arrivé.

– Dieu de miséricorde ! Qu’allons-nous faire ?

– Ne crains rien, Joseph. Reste calme. Tu vois comme, moi, je suis sereine ?

– Mais tu souffres beaucoup.

– Oh non ! je suis toute joyeuse. J'éprouve une telle joie, si forte, si belle, si irrésistible, que mon cœur bat à tout rompre et me dit : " Il naît ! Il naît ! " Il me le répète à chaque battement. C'est mon Enfant qui frappe à la porte de mon cœur et dit : " Maman, c'est moi, je viens t'apporter le baiser de Dieu. " Ah, quelle joie, mon Joseph ! »

Mais Joseph n'est pas à la joie. Il pense à l'urgence de trouver un lieu d'accueil et hâte le pas. Porte après porte, il demande un abri, mais rien : tout est occupé. Ils parviennent à l'auberge. Elle est pleine de gens qui bivouaquent, jusque sous les portiques rustiques qui entourent la grande cour intérieure.

Joseph laisse Marie sur son âne à l'intérieur de la cour et sort poursuivre sa recherche dans d'autres maisons. Il n'y a rien. Précoce, le crépuscule d'hiver commence à étendre son voile. Joseph supplie l'aubergiste. Il supplie des voyageurs : eux sont des hommes, qui plus est en bonne santé. Là à côté, il y a une femme qui va mettre un enfant au monde : qu'ils fassent preuve de pitié ! Mais rien.

Un riche pharisien les regarde avec un mépris visible et, quand Marie s'avance, il s'éloigne comme s'il s'était approché d'une lépreuse. Joseph le regarde et rougit d'indignation. Marie pose la main sur le poignet de Joseph pour l'apaiser :

« N'insiste pas. Partons. Dieu y pourvoira. »

28.4 Ils sortent, longent le mur de l'auberge, tournent dans une ruelle encastrée entre elle et de pauvres maisons, et passent derrière l'auberge. Ils cherchent. Voilà des espèces de grottes, de caves dirais-je, plus que des étables, tant elles sont basses et humides. Les plus belles sont déjà occupées. Joseph est découragé.

« Hé ! Galiléen ! Crie un vieil homme derrière lui. Là au fond sous cette ruine, il y a une tanière. Peut-être n'y a-t-il encore personne. »

Ils s'approchent de cette " tanière ". C'est réellement une tanière. Parmi les décombres de quelque bâtiment en ruine se trouve une ouverture qui donne sur une grotte, une excavation dans la montagne plus qu'une grotte, même. J'ai l'impression qu'il s'agit des fondations de l'ancienne

construction, auxquelles servent de toit les matériaux soutenus par des troncs d'arbre à peine équarris.

Il y a bien peu de lumière et, pour mieux voir, Joseph prend de l'amadou et un allume-feu ; il allume une petite lampe qu'il sort de la besace qu'il tient en bandoulière. Il entre, et c'est un mugissement qui le salue.

« Viens, Marie, c'est vide. Il n'y a qu'un bœuf. » Joseph sourit. « C'est mieux que rien !... »

28.5 Marie descend de son âne et entre.

Joseph a pendu son lumignon à un clou fixé à l'un des troncs qui servent de pilier. On voit plein de toiles d'araignées sur la voûte. Le sol en terre battu, tout disloqué, avec des trous, des cailloux, des détrituts et des bouses, est recouvert de brins de paille. Au fond, un bœuf se retourne et regarde de ses yeux tranquilles tandis que du foin lui pend des lèvres. Il y a un siège grossier et deux pierres dans un coin près d'une fente. Le noir de ce recoin révèle que c'est là qu'on fait du feu.

Marie s'approche du bœuf. Elle a froid. Elle pose ses mains sur son cou pour en sentir la tiédeur. Le bœuf mugit et se laisse faire. On dirait qu'il comprend. Même quand Joseph le pousse plus loin pour enlever beaucoup de foin du râtelier et faire un lit pour Marie, il reste bien paisible. En fait, le râtelier est double : il y a celui dans lequel mange le bœuf et, au-dessus, une sorte d'étagère qui sert de réserve, et c'est là que Joseph se sert. Il fait également une place pour l'âne, épuisé et affamé, qui se met aussitôt à manger.

Joseph déniché aussi un seau renversé tout cabossé. Comme, dehors, il avait remarqué un ruisseau, il sort pour revenir avec de l'eau pour l'âne. Puis il s'empare d'un fagot de branchages posé dans un coin et tente de balayer un peu le sol. Il étend ensuite le foin, en fait une couche, près du bœuf, à l'endroit le plus sec et le plus abrité. Mais il sent que ce pauvre foin est humide, et il soupire. Il allume le feu et, avec une patience de chartreux, il sèche le foin par poignées en le tenant près du feu.

Assise sur son tabouret, Marie, lasse, regarde et sourit. C'est prêt. Elle s'installe du mieux qu'elle peut sur le foin moelleux, les épaules appuyées contre un tronc. Joseph complète... " l'ameublement " en étendant son manteau comme une tente sur le trou qui sert d'entrée. C'est un abri très relatif ! Puis il offre du pain et du fromage à la Vierge et lui donne à boire l'eau d'une gourde.

« Dors, maintenant », lui dit-il. « Je veillerai auprès du feu pour qu'il ne s'éteigne pas. Il y a du bois, heureusement. Espérons qu'il durera et brûlera. Je pourrai économiser l'huile de la lampe. »

Obéissante, Marie s'étend. Joseph la recouvre de son manteau à elle et de la couverture qu'elle avait auparavant sur les pieds.

« Mais toi, tu vas prendre froid...

– Non, Marie, je suis près du feu. Essaie de te reposer. Demain, ça ira mieux. »

Marie ferme les yeux sans insister davantage. Joseph se rencogne de l'autre côté, sur le tabouret, avec quelques brindilles près de lui. Elles ne vont pas durer longtemps, à mon avis...

Ils sont placés de la manière suivante : Marie est à droite, les épaules face à la... " porte ", à moitié cachée par le tronc et le corps du bœuf, qui s'est accroupi sur sa litière. Joseph est à gauche, près de la porte, donc en diagonale ; comme il a le visage dirigé vers le feu, il tourne le dos à Marie. Il pivote donc de temps en temps pour la regarder et la voit tranquille, comme si elle dormait. Il brise doucement les branchettes et les met une à une sur le foyer pour économiser le bois sans que la flamme s'éteigne, et pour éclairer leur abri. Il ne reste plus que la lueur du feu, parfois plus vive, parfois presque morte. En effet, la petite lampe est éteinte et seule la blancheur du bœuf, du visage et des mains de Joseph se détachent sur cette pénombre. Tout le reste fait une masse qui se fond dans l'épaisseur de la nuit.

Enseignement de Marie, dicté à Maria Valtorta

28.6 « Il n'y a rien à dire de plus », dit Marie. « La vision parle d'elle-même. C'est à vous qu'il revient d'en tirer la leçon de charité, d'humilité et de pureté qui en découle. Repose-toi. Repose-toi en veillant, comme je veillais en attendant Jésus. Il viendra t'apporter sa paix. »

EMV 29 – La Nativité de notre Seigneur Jésus-Christ

29.1 Je revois l'intérieur de ce pauvre refuge de pierre où Marie et Joseph ont trouvé asile et partagent le sort des animaux.

Un petit feu sommeille, de même que son gardien. Marie re-lève doucement la tête de sa couche et regarde. Voyant que Joseph a la tête qui tombe sur la poitrine, comme s'il réfléchissait, elle pense que la fatigue a triomphé de son désir de rester éveillé. Elle a un bon sourire et s'assied, puis s'agenouille en faisant moins de bruit que ne peut en faire un papillon qui se pose sur une rose. Un sourire heureux sur le visage, elle prie. Elle prie les bras écartés, pas vraiment en croix mais presque, les paumes tournées vers le ciel et en avant, sans jamais paraître fatiguée de cette position pénible. Puis elle se prosterne, le visage contre le foin, dans une prière encore plus profonde, une longue prière.

Joseph se secoue. Il voit que le feu est presque mort et que l'étable est dans une quasi-obscurité. Il jette une poignée de brindilles extrêmement fines et la flamme se réveille ; il y ajoute des rameaux un peu plus gros, puis encore plus gros, car le froid doit être piquant. Le froid de cette nuit d'hiver paisible pénètre en effet de toutes parts dans ces ruines. Le pauvre Joseph doit être gelé, car il se trouve près de la " porte " – appelons comme cela l'ouverture sur laquelle son manteau fait office de rideau. Il avance ses mains vers la flamme, défait ses sandales et en approche ses pieds. Il se réchauffe. Quand le feu a bien pris et que sa lumière est assurée, il se tourne. Il ne voit rien, même plus le voile blanc de Marie, qui traçait auparavant une ligne claire sur le foin sombre. Il se met alors debout et s'approche lentement de la couche.

« Tu ne dors pas, Marie ? » demande-t-il.

Il le demande à trois reprises jusqu'à ce qu'elle en prenne conscience et réponde :

« Je prie.

– Tu n'as besoin de rien ?

– Non, Joseph.

– Essaie de dormir un peu, ou du moins de te reposer.

– Je vais essayer, mais prier ne me fatigue pas.

- Bonne nuit, Marie.
- Bonne nuit, Joseph. »

Marie reprend sa position. Joseph, pour ne plus céder au sommeil, s'agenouille auprès du feu et prie. Pour ce faire, il se couvre le visage de ses mains. Il les enlève de temps en temps pour alimenter le feu puis retourne à sa prière fervente. Excepté le bruit du bois qui crépite et celui de l'âne, qui de temps à autre frappe le sol du pied, on n'entend rien.

29.2 Un rayon de lune pénètre par une fissure du plafond, comme une lame immatérielle d'argent qui s'en va chercher Marie. Au fur et à mesure que la lune monte dans le ciel, il s'allonge et, finalement, l'atteint. Le voilà sur la tête de Marie en prière, la nimbant de blancheur.

Marie lève la tête comme sur un appel du Ciel et se remet à genoux. Oh, comme c'est beau ici ! Elle lève la tête, qui semble resplendir à la blanche lumière de la lune, et un sourire la transfigure, un sourire qui n'est plus humain. Que voit-elle ? Qu'entend-elle ? Qu'éprouve-t-elle ? Elle seule pourrait dire ce qu'elle a vu, entendu et éprouvé au moment fulgurant de sa maternité. Je vois seulement la lumière ne cesser de grandir autour d'elle. On dirait qu'elle descend du ciel, qu'elle émane des pauvres choses qui l'entourent et surtout d'elle-même.

Son vêtement bleu foncé a maintenant pris l'apparence d'un bleu d'une douceur céleste de myosotis, ses mains et son visage semblent devenir bleutés comme s'ils étaient placés sous le feu d'un saphir immense et clair. Cette couleur me rappelle, en plus pâle, celle que j'ai vue dans les visions du Paradis ou de la venue des Mages ; elle se diffuse toujours plus sur les objets, les revêt, les purifie, les rend splendides.

La lumière se dégage toujours plus du corps de Marie, elle absorbe celle de la lune, on dirait même qu'elle attire à elle tout ce qui peut lui arriver du ciel. C'est elle, désormais, qui est dépositaire de la Lumière, celle qui doit donner cette Lumière au monde. Et cette Lumière béatifique, irrésistible, incommensurable, éternelle, divine qui est sur le point de nous être donnée s'annonce par une aube, un éveil de lumière au clairon, un chœur d'atomes de lumière qui ne cesse de croître comme une marée et de s'élever comme de l'encens, qui descend en torrent et se déploie comme un voile...

La voûte, couverte de fissures, de toiles d'araignées, de décombres en saillie qui tiennent en équilibre instable par quelque prodige de la statique, cette voûte noire, enfumée, repoussante, ressemble à celle d'une salle

royale. Chaque pierre est un bloc d'argent, chaque fissure une clarté opaline, chaque toile d'araignée un précieux baldaquin tissé d'argent et de diamants. Un gros lézard qui sommeille entre deux blocs de pierre semble être un bracelet d'émeraude oublié là par une reine. Une grappe de chauves-souris engourdis, un précieux lustre d'onyx. Le foin qui pend de la plus haute des mangeoires n'est plus de l'herbe, mais d'innombrables fils d'argent pur qui tremblent dans l'air avec la grâce de cheveux dénoués.

La mangeoire inférieure, en bois sombre, est devenue un bloc d'argent bruni. Les murs sont recouverts d'un brocart où la blancheur de la soie disparaît sous une broderie de perles en relief. Quant au sol... qu'en dire ? C'est du cristal illuminé par une lumière blanche. Les saillies ressemblent à des roses de lumière jetées à terre en signe d'hommage, et les trous à des coupes précieuses qui dégagent arômes et parfums.

29.3 La lumière ne cesse de croître, l'œil ne peut la supporter Comme absorbée par un voile de lumière incandescente, la Vierge y disparaît... et la Mère en émerge.

Oui : quand la lumière redevient supportable à mes yeux, je vois Marie tenant son Fils nouveau-né dans les bras. C'est un petit bébé rose et potelé qui s'agite et se débat de ses mains, grosses comme un bouton de rose, et de ses petits petons, qui tiendraient bien dans le cœur d'une rose. Il vagit d'une voix tremblante, exactement celle d'un agneau qui vient de naître, en ouvrant une bouche qui ressemble à une fraise des bois et en montrant une petite langue qui tremble contre son palais rose. Il bouge une tête si blonde qu'on la croirait sans cheveux, une petite tête que sa mère soutient de la paume de sa main tout en regardant son bébé ; elle l'adore en pleurant et riant tout à la fois, et s'incline pour y déposer un baiser, non pas sur sa tête innocente, mais au milieu de la poitrine, là où son petit cœur bat – et cela pour nous : là où, un jour, se trouvera la blessure. Sa Mère la lui soigne par avance, cette blessure, par son baiser immaculé.

Le bœuf, réveillé par la clarté, se lève dans un grand bruit de sabots et mugit, et l'âne tourne la tête et brait. C'est la lumière qui les réveille, mais j'aime à penser qu'ils ont voulu eux aussi saluer leur Créateur, de leur part et de la part de tous les animaux.

29.4 Joseph aussi, qui priait, comme en extase, avec une intensité telle qu'il s'était isolé de tout ce qui l'entourait, se secoue. Entre ses doigts dont il se couvre le visage, il voit filtrer cette étrange lumière. Il découvre son visage, lève la tête, se tourne. Le bœuf, debout, lui cache Marie. Mais elle l'appelle :

« Joseph, viens. »

Il accourt et, devant le spectacle, s'arrête, comme foudroyé de respect, et va tomber à genoux là où il se trouve. Mais Marie insiste :

« Viens, Joseph. »

Prenant appui de la main gauche sur le foin et tenant de la main droite l'Enfant tout contre son cœur, elle se lève et se dirige vers Joseph, qui s'avance d'un pas hésitant, pris entre le désir de venir à elle et la crainte d'être irrespectueux.

Au pied de la couche les deux époux se rencontrent et se regardent en pleurant de bonheur.

« Viens, offrons Jésus au Père », dit Marie.

Tandis que Joseph s'agenouille, elle, debout entre les deux troncs qui soutiennent la voûte, élève son Enfant dans ses bras et dit :

« Me voici. C'est pour lui, mon Dieu, que je prononce ces mots. Me voici pour faire ta volonté. Et avec lui, moi, Marie, et Joseph, mon époux. Voici tes serviteurs, Seigneur. Que nous fassions toujours ta volonté, à tout moment et en toute occasion, pour ta gloire et par amour pour toi. »

Puis Marie se penche, dit : « Prends-le, Joseph » et lui offre l'enfant.

« Moi ? A moi ? Oh non, je n'en suis pas digne ! »

Joseph est tout intimidé, anéanti à l'idée de devoir toucher Dieu.

Mais Marie insiste en souriant :

« Tu en es bien digne. Nul ne l'est plus que toi, et c'est pour cette raison que le Très-Haut t'a choisi. Prends-le, Joseph, et tiens-le pendant que je vais chercher les langes. »

Rouge comme une pivoine, Joseph étend les bras et prend le poupon de chair qui crie de froid. Mais une fois qu'il l'a dans les bras, il abandonne son intention première de le tenir loin de lui par respect, et il le serre contre son cœur, en éclatant en sanglots :

« Oh, Seigneur ! Mon Dieu ! »

Puis il se penche pour baiser les petits pieds et les sent glacés. Alors, il s'assied par terre, le presse contre lui et se sert de son manteau marron et de ses mains pour essayer de le couvrir, de le réchauffer, de le défendre contre la bise nocturne. Il voudrait aller à côté du feu mais, là-bas, un courant d'air pénètre par la porte. Mieux vaut rester là où il est. Ou plutôt, mieux vaut aller entre les deux animaux, qui le protégeront du courant d'air et donneront de la chaleur. Il va donc se placer entre le bœuf et l'âne, tournant le dos à la porte, penché sur le nouveau-né pour lui faire de sa poitrine une niche dont les côtés sont une tête grise aux longues oreilles et un gros museau blanc aux naseaux fumants et aux bons yeux humides.

29.5 Marie a ouvert le coffre et en a tiré des linges et des langes.

Elle est allée auprès du feu et les y a réchauffés. Elle s'avance maintenant vers Joseph et enveloppe l'Enfant dans la toile tiédie, puis dans son propre voile pour protéger la petite tête.

« Où allons-nous le mettre maintenant ? » demande-t-elle.

Joseph regarde autour de lui, réfléchit...

« Attends, dit-il. Poussons plus loin les deux animaux et leur foin, tirons vers le bas le foin qui se trouve là au-dessus, et mettons Jésus à l'intérieur. Le bois du bord de la mangeoire le protégera des courants d'air, le foin fera office d'oreiller et le souffle du bœuf le réchauffera un peu. Mieux vaut le bœuf, il est plus patient et tranquille. »

Joseph se met à l'œuvre pendant que Marie berce son Enfant en le serrant sur son cœur et en appuyant sa joue contre la petite tête pour lui transmettre un peu de chaleur.

Joseph ranime le feu sans lésiner sur le bois pour obtenir une belle flamme et réchauffer le foin et, à mesure qu'il le sèche, il le met sur son sein pour l'empêcher de refroidir. Lorsqu'il en a entassé suffisamment pour faire un petit matelas à l'Enfant, il va à la mangeoire et l'arrange pour en faire un berceau.

« C'est prêt, dit-il. Maintenant, il nous faudrait une couverture pour empêcher le foin de le piquer et pour le recouvrir...

– Prends mon manteau, dit Marie.

– Tu vas avoir froid.

– Oh, ça ne fait rien ! La couverture est trop rugueuse, alors que mon manteau est doux et chaud. Je n'ai pas froid du tout. Mais qu'il ne souffre plus, lui ! »

Joseph prend alors l'ample manteau de douce laine bleu foncé et l'installe en double sur le foin ; un pan retombe hors de la crèche. Le premier lit du Sauveur est prêt.

De sa douce démarche ondoyante, Marie l'y porte et l'y dépose, le recouvre avec le pan du manteau qu'elle ramène aussi autour de sa tête nue, qui enfonce dans le foin, dont elle est à peine protégée par le fin voile de Marie. Seul le petit visage de Jésus, gros comme le poing, reste à découvert, et le couple, penché sur la crèche, tout heureux, le regarde dormir de son premier sommeil. La chaleur des langes et du foin a calmé ses pleurs et apporté le sommeil au doux Jésus.

EMV 29 - Efficacité salvatrice de la maternité divine de Marie

Marie dit :

« Je t'avais promis qu'il allait venir t'apporter sa paix. Te rappelles-tu la paix qui était en toi au temps de Noël, quand tu m'as vue avec mon Bébé ? C'était alors pour toi un temps de paix, mais voici venir un temps de souffrance. Mais tu le sais, désormais : c'est par la souffrance que l'on gagne la paix, tout comme chaque grâce pour nous-mêmes et pour les autres. Jésus-Homme redevint Jésus-Dieu après ses terribles souffrances de la Passion. Il redevint la Paix. Paix dans le Ciel d'où il était venu et d'où il la répand maintenant sur ceux qui, dans le monde, l'aiment. Mais aux heures de la Passion, lui, il fut privé de la paix du monde. S'il l'avait ressentie, il n'aurait pas souffert. Or il fallait qu'il souffre, et qu'il souffre complètement.

29.7 Moi, Marie, j'ai racheté la femme par ma maternité divine. Mais ce ne fut que le début de la rédemption de la femme. Me refusant à toute union humaine en faisant vœu de virginité, j'avais repoussé toute satisfaction charnelle et mérité la grâce de Dieu. Mais cela n'était pas suffisant, car la faute d'Eve était un arbre à quatre branches : orgueil, cupidité, gourmandise et luxure. Elles devaient donc être coupées toutes les quatre avant de stériliser l'arbre jusqu'aux racines.

29.8 *C'est en m'humiliant jusqu'au plus profond de moi-même que j'ai vaincu l'orgueil.*

Je me suis humiliée devant tout le monde. Je ne parle pas de mon humilité face à Dieu : toute créature la doit au Très-Haut. Son Verbe la possédait. Je devais l'avoir, moi qui étais une simple femme. Mais as-tu jamais réfléchi aux humiliations que j'ai dû subir de la part des hommes, qui plus est sans me défendre de quelque manière que ce soit ? Joseph lui-même, qui était juste, m'avait accusée dans son cœur. Les autres, qui n'étaient pas justes, avaient péché en me calomniant sur ma grossesse et, telle une vague amère, la rumeur de leurs paroles était venue se briser contre mon humanité.

Ce furent les premières des humiliations innombrables que me valurent ma vie de Mère de Jésus et du genre humain : humiliations de la pauvreté, de la fuite, des reproches des parents et amis qui, par ignorance de la vérité, taxaient de faiblesse ma conduite maternelle envers mon Jésus devenu jeune homme, humiliations encore au cours des trois années de son ministère, humiliations cruelles à l'heure du Calvaire, jusqu'à devoir reconnaître que je n'avais pas de quoi acheter de lieu de sépulture pour mon Fils ni des aromates.

29.9 J'ai vaincu la cupidité de nos premiers parents en renonçant d'avance à mon Enfant.

Une mère ne renonce jamais à son enfant, à moins d'y être forcée. Si la patrie, l'amour d'une épouse ou Dieu lui-même l'ar-rachent à son cœur, elle se rebiffe contre la séparation. C'est naturel. Son fils grandit dans son sein, et le lien qui le tient uni à nous n'est jamais complètement rompu. Le canal vital de l'ombilic a beau être coupé, il reste toujours un nerf qui part du cœur de la mère et se greffe sur le cœur de son enfant, un nerf spirituel et plus vivant, plus sensible qu'un nerf physique. Et elle le sent s'étirer jusqu'à la souffrance si l'amour de Dieu ou d'un être, ou encore les exigences de la patrie éloignent le fils de sa mère. Et il se brise en déchirant le cœur si la mort arrache un enfant à sa mère.

En ce qui me concerne, j'ai renoncé à mon Fils dès l'instant où je l'ai eu. Je l'ai donné à Dieu, je vous l'ai donné. Moi, je me suis dépouillée du Fruit de mon sein pour réparer le vol par Eve du fruit de Dieu.

29.10 J'ai vaincu la gourmandise, celle du savoir et celle de la jouissance, en acceptant de savoir uniquement ce que Dieu voulait que je sache, sans demander ni à lui ni à moi plus que ce qui m'était dit. J'ai cru, sans chercher plus loin. J'ai vaincu la gourmandise de la jouissance, parce que je me suis refusée à toute satisfaction charnelle. Ma chair, je l'ai mise sous mes pieds. La chair, cet instrument de Satan, je l'ai gardée avec Satan sous mon talon pour m'en faire un escabeau qui me permette de

m'approcher du Ciel. Le Ciel, voilà mon but ! C'est là où est Dieu, ma seule faim, une faim qui, loin d'être gourmandise, est un besoin béni de Dieu, qui ne veut nous voir d'appétit que pour lui seul.

29.11 *J'ai vaincu la luxure*, qui est la gourmandise portée jusqu'à la gloutonnerie. Tout vice non réfréné conduit en effet à un vice plus grand. Et la gourmandise d'Eve – déjà coupable – la conduisit à la luxure. Il ne lui a pas suffi de se satisfaire seule, elle voulut amener sa faute à une intensité raffinée : elle a connu la luxure et l'a fait connaître à son compagnon. J'en ai renversé les termes et, au lieu de descendre, je me suis toujours élevée. Au lieu de faire déchoir, j'ai toujours entraîné vers le haut et, de mon compagnon qui était un homme honnête, j'ai fait un ange.

Dès que j'ai possédé Dieu et avec lui ses infinies richesses, je me suis hâtée de m'en dépouiller en disant : " Voici, que ta volonté soit faite pour lui et par lui. " Une personne chaste est celle qui fait preuve de retenue, non seulement dans sa chair, mais aussi dans ses affections et ses pensées. Je devais être la Femme chaste pour réduire à rien la femme impudique de la chair, du cœur et de l'esprit. Dès lors, je n'ai jamais abandonné cette retenue, en ne disant même pas de mon Fils – qui n'était qu'à moi seule sur la terre comme il n'était qu'à Dieu au Ciel – : " Il est à moi et je le veux. "

29.12 Toutefois, cela ne suffisait pas encore pour rendre à la femme la paix perdue par Eve. C'est au pied de la croix que je vous l'ai obtenue, en voyant mourir celui que tu as vu naître. En me sentant arracher les entrailles au cri de mon Enfant qui mourait, je me suis vidée de toute féminité : je n'étais plus chair, mais ange. Marie, l'Epouse vierge de l'Esprit, est morte à ce moment précis. La Mère de la grâce est restée, celle dont la torture vous a engendrés à la grâce et vous l'a donnée. C'est au pied de la croix que la femelle que j'avais reconsacrée en tant que femme la nuit de Noël a acquis le moyen de devenir créature des Cieux.

C'est pour vous que j'ai fait tout cela, en me refusant toute satisfaction sensuelle, si sainte fût-elle. Eve vous avait réduites à l'état de femelles à peine supérieures aux compagnes des animaux, mais j'ai fait de vous – à condition que vous le vouliez – les saintes de Dieu. J'ai atteint ce sommet pour vous. Comme je l'avais fait pour Joseph, je vous ai élevées vers les hauteurs. Le rocher du Calvaire est mon Mont des Oliviers. C'est là que j'ai pris mon élan pour porter jusqu'aux Cieux l'âme à nouveau sanctifiée de la femme, en même temps que ma propre chair, glorifiée pour avoir porté le Verbe de Dieu. Par là, j'ai effacé en moi jusqu'à la dernière trace d'Eve, la dernière racine de cet arbre à quatre rameaux toxiques et aux racines plongées dans la sensualité qui avait entraîné l'humanité à sa chute et qui

vous mordra les entrailles jusqu'à la fin des siècles et jusqu'à la dernière femme. C'est de là où je resplendis dans le rayonnement de l'Amour que je vous appelle et vous indique le remède pour vous vaincre vous-mêmes : la grâce de mon Seigneur et le sang de mon Fils.

29.13 Quant à toi, ma voix, repose ton âme dans la lumière de cette aube de Jésus et trouves-y la force nécessaire pour les crucifixions à venir, qui ne te seront pas épargnées : car c'est ici que nous te voulons et on n'y arrive que par la souffrance ; c'est ici que nous te voulons, et l'on y monte d'autant plus haut qu'on a supporté davantage de souffrances pour obtenir la grâce au monde.

Va en paix. Je suis avec toi. »

EMV 74 – Jésus parle de sa Nativité
--

73.10 La nuit est descendue. La lune revêt tout de blancheur. Les rossignols chantent dans les oliviers. Un ruisseau ressemble un ruban d'argent sonore. Des prés fauchés arrive une odeur de foin : chaude, presque charnelle, pourrais-je dire. Quelques mugissements. Quelques bêlements. Et des étoiles, des étoiles, des étoiles... un semis d'étoiles sur le voile du ciel, un baldaquin de bijoux vivants sur les collines de Bethléem.

« Mais ici !... Ce sont des ruines. Où nous conduis-tu ? Ce n'est plus la ville.

– Je le sais. Viens, suis le ruisseau, derrière moi. Encore quelques pas, et puis... et puis je t'offrirai le logement du Roi d'Israël. »

Judas hausse les épaules et garde le silence.

Encore quelques pas, puis voilà un tas de maisons en ruines, des restes d'habitations... Un antre, entre deux fentes de hautes murailles.

Jésus dit :

« Avez-vous de l'amadou ? Allumez. »

Simon allume une lanterne qu'il tire de sa besace et la donne à Jésus.

« Entrez, dit le Maître, en levant la lumière, entrez. C'est la chambre de la nativité du Roi d'Israël.

– Tu te trompes, Maître ! C’est une caverne nauséabonde. Ah ! Pour moi, je n’y reste sûrement pas ! Elle me dégoûte : humide, froide, fétide, pleine de scorpions, de serpents peut-être...

– Et pourtant, mes amis : ici, la nuit du 25 du mois d’Encénie, naquit de la Vierge, Jésus le Christ, l’Emmanuel, le Verbe de Dieu fait chair pour l’amour de l’homme : moi, qui vous parle. A cette époque comme aujourd’hui, le monde fut sourd aux voix du Ciel qui s’adressaient au cœur... et il a repoussé la Mère... et ici... Non, Judas, ne détourne pas les yeux d’un air dégoûté de ces chauves-souris qui volent, de ces lézards verts, de ces toiles d’araignées. Ne relève pas avec dégoût ton beau vêtement brodé pour qu’il ne se souille pas sur le sol, couvert d’excréments d’animaux. Ces chauves-souris sont les petites-filles de celles qui furent les premiers jouets qui s’agitèrent sous les yeux du Bébé, pour lequel les anges chantaient le “ Gloria ” que les bergers entendirent, ivres de rien d’autre que d’une joie extatique, de la vraie joie. Ces lézards couleur émeraude furent les premières couleurs qui frappèrent ma pupille, les premières après la blancheur du vêtement et du visage de ma Mère. Ces toiles d’araignées formèrent le baldaquin de mon berceau royal. Quant à ce sol, tu peux le fouler sans dédain... il est couvert d’excréments, mais il est sanctifié par son pied à elle, la Sainte, la grande Sainte, la Pure, l’Inviolée, la Mère de Dieu, celle qui enfanta parce qu’elle devait enfanter, qui enfanta parce que Dieu, et non pas l’homme, le lui dit et la rendit enceinte de lui-même. Elle, la Femme immaculée, l’a foulé aux pieds. Tu peux y mettre tes pas. Et que Dieu veuille que par la plante de tes pieds te monte au cœur la pureté qui émana d’elle... »

73.11 Simon s’est agenouillé. Jean va droit à la crèche et pleure, la tête appuyée sur elle. Judas est abasourdi... puis, vaincu par l’émotion et sans plus penser à son bel habit, il se jette sur le sol, saisit un pan du vêtement de Jésus, l’embrasse et se frappe la poitrine en disant :

« Ah ! Aie pitié, bon Maître, de l’aveuglement de ton serviteur ! Mon orgueil tombe... Je te vois comme tu es. Non pas le roi que je pensais, mais le Prince éternel, le Père du siècle à venir, le Roi de la paix. Pitié, mon Seigneur et mon Dieu ! Pitié !

– Oui, tu as toute ma pitié. Nous allons maintenant dormir à l’endroit où dormirent l’Enfant et la Vierge, là où Jean a pris la place de la Mère en adoration, là où Simon ressemble à mon père putatif. Ou bien, si vous préférez, je vous parlerai de cette nuit...

– Oh oui, Maître, fais-nous connaître ton épanouissement en ce monde !

– Pour qu’il soit une perle lumineuse dans nos cœurs et pour que nous puissions le redire au monde.

– Et pour vénérer ta Mère, non seulement pour avoir été ta mère, mais pour être... ah, pour être la Vierge !»

C’est d’abord Judas qui a parlé, puis Simon, puis Jean là tout près de la crèche ; sur son visage, les larmes se mêlent aux sourires.

« Venez sur le foin. Ecoutez... »

Jésus leur raconte alors la nuit de sa naissance :

“ ... la Mère qui était déjà sur le point d’enfanter, vint, sur l’ordre de César Auguste et sur l’avis du délégué impérial, Publius Sulpicius Quirinus, alors que Sentius Saturninus était gouverneur de la Palestine. L’avis ordonnait le recensement de tous les habitants de l’Empire. Excepté les esclaves, ils devaient se rendre sur leur lieu d’origine pour s’inscrire sur les registres de l’Empire. Joseph, époux de la Mère, était de la race de David, tout comme elle. Obéissant donc à cet avis, ils quittèrent Nazareth pour venir à Bethléem, berceau de la race royale. Le temps était froid... ”

Jésus continue le récit et tout cesse ainsi.

EMV 207 – Marie raconte la Nativité

207.1 Après avoir quitté Béthanie au premier sourire de l'aurore, Jésus prend la route de Bethléem avec sa Mère, Marie, femme d'Alphée, et Marie Salomé, suivi des apôtres et précédé de l'enfant qui trouve un motif de joie dans tout ce qu'il voit : les papillons qui s'éveillent, les oiseaux qui chantent ou becquettent sur le sentier, les fleurs que font resplendir les diamants de la rosée, l'apparition d'un troupeau avec quantité d'agnelets bêlants. Après avoir passé le torrent qui coule au sud de Béthanie, tout écumeux et riant au milieu des roches, la troupe se dirige vers Bethléem entre deux rangées de collines, toutes vertes d'oliviers et de vignes, avec de petits champs que dorent les moissons arrivées à maturation. La vallée est fraîche, et la route assez praticable.

Simon-Pierre s'avance pour rejoindre le groupe de Jésus et demande :

« Allons-nous d'ici à Bethléem ? Jean dit que, la dernière fois, vous aviez pris un autre chemin.

– C'est vrai, répond Jésus. Mais c'était parce que nous venions de Jérusalem. D'ici, c'est plus court. Au tombeau de Rachel, que les femmes veulent voir, nous nous séparerons comme vous l'avez décidé il y a un moment. Nous nous retrouverons ensuite à Bet-cur où ma Mère désire faire halte.

– Oui, c'est ce que nous avons dit... mais ce serait si beau d'y être tous... Ta Mère spécialement... car, enfin, la reine de Bethléem et de la grotte, c'est elle, et elle sait tout parfaitement... Entendu de sa bouche... ce serait différent, voilà. »

Jésus sourit en regardant Simon qui insinue doucement son désir.

« Quelle grotte, père ? demande Marziam.

– La grotte où est né Jésus.

– Oh ! C'est beau ! J'y vais moi aussi !

– Ce serait vraiment beau ! Interviennent Marie, femme d'Alphée, et Salomé.

– Très beau !... Ce serait revenir en arrière... à l'époque où le monde t'ignorait, c'est vrai, mais ne te haïssait pas encore... Ce serait retrouver l'amour des simples qui ne surent que croire et aimer, avec humilité et foi...

Ce serait déposer ce fardeau d'amertume qui me pèse sur le cœur depuis que je te sais ainsi haï, le déposer là dans ta crèche... Elle doit avoir encore gardé la douceur de ton regard, de ta respiration, de ton sourire incertain... et tout cela me caresserait le cœur... Il est rempli d'une telle amertume ! »

Marie parle doucement, d'une voix empreinte de désir et de tristesse.

« Dans ce cas, nous y allons, Maman. A toi de nous conduire. Aujourd'hui tu es la Maîtresse et moi l'enfant qui apprend.

– Oh, mon Fils ! Non ! Tu es toujours le Maître...

– Non, Maman. Simon-Pierre a raison : sur la terre de Bethléem, c'est toi qui es la Reine. Ce fut ton premier château. Marie, descendante de David, conduis ce petit peuple à ta demeure. »

Judas allait parler, mais il préfère se taire. Jésus, qui re-marque son attitude et l'interprète, dit :

« Si l'un d'entre vous, à cause de la fatigue ou pour quelque autre raison, ne veut pas venir, qu'il poursuive librement sa route vers Bet-çur. »

Mais tous gardent le silence.

207.2 Ils continuent leur route par la fraîche vallée orientée d'est en ouest, puis ils tournent légèrement vers le nord, longent une colline qui se dresse là et rejoignent ainsi la route qui mène de Jérusalem à Bethléem, justement à côté du cube que surmonte le dôme arrondi du tombeau de Rachel. Tous s'approchent pour prier avec respect.

« Nous nous sommes arrêtés ici, Joseph et moi. Tout est comme à l'époque. Il n'y a que la saison qui diffère : c'était alors une froide journée de Casleu. Il avait plu et les routes étaient devenues boueuses, puis il s'était levé un vent glacial et peut-être avait-il gelé pendant la nuit. Les chemins s'étaient durcis mais, sillonnés par des chars et par la foule, ils ressemblaient tous à une mer couverte de trous, si bien que mon petit âne se fatiguait beaucoup...

– Pas toi, Mère ?

– Oh moi, je t'avais, toi !... »

Son regard exprime un tel bonheur que c'en est émouvant. Puis elle reprend la parole :

« La nuit tombait et Joseph était très soucieux... Un vent cinglant se levait et ne cessait de se renforcer... Les gens se hâtaient vers Bethléem, on se heurtait, et plusieurs prenaient à partie mon petit âne qui avançait bien lentement, cherchant où il devait mettre les sabots... Il semblait savoir que tu étais là... et que tu sommeillais pour la dernière fois dans le berceau de mon sein. Il faisait froid... mais moi, je brûlais. Je te sentais arriver... Arriver ? Tu pourrais dire : " Cela fait neuf mois que j'étais là, Maman. " Certes, mais à ce moment-là, c'était comme si tu descendais des Cieux. Les Cieux s'abaissaient jusqu'à moi et j'en voyais les splendeurs... Je voyais la Divinité brûler de la joie de ta naissance toute proche, et ces feux me pénétraient, m'incendiaient, m'abstrayaient... de tout... Froid... vent... foule... tout cela n'était rien ! Je voyais Dieu... De temps à autre, avec effort, je réussissais à ramener mon esprit sur la terre et je souriais à Joseph qui craignait pour moi le froid et la fatigue ; il guidait le petit âne de peur d'un faux pas et m'enveloppait dans une couverture pour que je ne prenne pas froid... Mais il ne pouvait rien arriver. Je ne sentais pas les secousses. J'avais l'impression d'avancer sur un chemin d'é-toiles, au milieu de nuées éclatantes que soutenaient les anges... Et je souriais... D'abord à toi... A travers les barrières de la chair, je te regardais dormir, tes petits poings serrés dans ton petit lit de roses vivantes, mon bouton de lys... Puis je souriais à mon époux si affligé, si affligé, pour l'encourager... et aussi aux gens qui ne savaient pas que déjà ils respiraient dans l'aura du Sauveur...

Nous nous sommes arrêtés près du tombeau de Rachel pour que le petit âne se repose un moment et pour manger un peu de pain et d'olives, nos provisions de pauvres. Mais je n'avais pas faim. Je ne pouvais pas avoir faim... Ma joie me nourrissait...

207.3 Nous reprîmes notre route... Venez, que je vous montre où nous avons rencontré le berger... Ne craignez pas que je me trompe. Je revis cette heure et je retrouve chaque endroit car je vois tout à travers une grande lumière angélique. Peut-être les multitudes des anges sont-elles de nouveau ici, dans leur lumineuse pureté, invisibles pour les corps mais bien visibles pour les âmes. Tout se découvre et tout est indiqué. Eux, ils ne peuvent se tromper, et ils me conduisent... pour ma joie et la vôtre. Voici : c'est de ce champ-ci à celui-là que vint Elie avec ses brebis, et Joseph lui demanda du lait pour moi. Et c'est ici, dans ce pré, que nous nous sommes arrêtés pendant qu'il trayait le lait chaud et nourrissant et qu'il donnait ses conseils à Joseph. Venez, venez... Voici le sentier du dernier vallon avant Bethléem. Nous l'avons pris parce que la route principale aux abords de Bethléem était encombrée de gens et de montures...

207.4 Voici Bethléem. Oh ! Chère, très chère terre de mes pères qui m'as donné le premier baiser de mon Fils ! Tu es ouverte, bonne et odorante comme le pain dont tu portes le nom, pour donner le vrai Pain au monde qui meurt de faim ! Tu m'as embrassée, toi en qui demeure l'amour maternel de Rachel, comme une mère, terre sainte de la Bethléem de David, premier temple élevé au Sauveur, à l'Etoile du matin née de Jacob pour indiquer la route des Cieux à toute l'humanité ! Regardez comme la ville est belle en ce printemps ! Mais autrefois aussi, malgré la nudité des champs et des vignes, elle était belle ! Un léger voile de givre faisait resplendir les branches nues et elles se couvraient d'une poussière de diamants comme si elles étaient enveloppées dans un impalpable voile de paradis. La cheminée de chaque maison fumait pour le repas tout proche et la fumée, s'élevant par degrés jusqu'à ce sommet, montrait la ville elle-même toute voilée...

Tout était chaste, recueilli, en attente... de toi, de toi, mon Fils ! La terre te sentait venir... Et les habitants de Bethléem t'ont peut-être senti eux aussi, car ils ne sont pas méchants, malgré ce que vous pensez. Ils ne pouvaient pas nous abriter... Dans les maisons honnêtes et bonnes de Bethléem s'entassaient, arrogants comme toujours, sourds et orgueilleux, ceux qui maintenant le sont restés ; eux, ils ne pouvaient te sentir... Combien de pharisiens, de sadducéens, d'hérodiens, de scribes, d'esséniens il y avait ! Si leur cœur est aujourd'hui fermé, cela vient encore de leur dureté de cœur d'alors. Ce soir-là, ils ont fermé leur cœur à l'amour envers leur pauvre sœur... Ils sont restés dans les ténèbres, et y demeurent encore. Ils ont repoussé Dieu dès cet instant, en repoussant loin d'eux l'amour du prochain.

207.5 Venez. Allons à la grotte. Il est inutile d'entrer dans la ville. Les plus grands amis de mon Enfant n'y sont plus. La nature, cette amie, nous suffit, avec ses pierres, sa petite rivière, son bois pour faire du feu... la nature qui a senti venir son Seigneur... Voilà, venez en sûreté. On tourne ici... Voici les ruines de la tour de David. Ah ! Elles me sont plus chères qu'un palais de roi ! Ruines bénies ! Ruisseau béni ! Arbre béni que, comme par miracle, le vent a dépouillé de branches en grand nombre pour que nous trouvions du bois et puissions faire du feu ! »

Marie descend rapidement vers la grotte, franchit le ruisseau sur une planche qui sert de pont, court à l'emplacement qui se trouve devant les ruines et tombe à genoux sur le seuil de la grotte. Elle se penche et en baise le sol. Tous les autres la suivent. Ils sont émus... L'enfant, qui ne la quitte pas un instant, semble écouter une merveilleuse histoire et ses yeux noirs boivent les paroles et les gestes de Marie sans en perdre un seul.

Marie se relève et entre en disant :

« Tout est resté comme autrefois ! Mais il faisait nuit, à cette époque... Joseph fit de la lumière à mon entrée. C'est alors seulement, en descendant de l'âne, que je sentis à quel point j'étais fatiguée et gelée... Un bœuf nous salua, j'allai à lui pour sentir un peu de chaleur, pour m'appuyer contre le foin... Là où je suis, Joseph étendit du foin pour me faire un lit et le sécha pour moi comme pour toi, mon Fils, à la flamme allumée dans ce coin... car, par amour, cet ange qu'était mon époux était bon comme un père... Et nous tenant par la main, comme deux frères perdus dans l'obscurité de la nuit, nous avons mangé du pain et du fromage, puis il alla de ce côté alimenter le feu, et ôta son manteau pour boucher l'ouverture... En réalité, il fit tomber un voile devant la gloire de Dieu qui descendait des Cieux, toi, mon Jésus... et je restai sur le foin, dans la tiédeur des deux animaux, enveloppée dans mon manteau et dans la couverture de laine... Mon cher époux... En cette heure d'anxiété où j'étais seule devant le mystère de ma première maternité, toujours pleine d'inconnu pour une femme et, pour moi, dans mon unique maternité, remplie aussi du mystère qu'allait être la vision du Fils de Dieu émergeant d'une chair mortelle, lui, Joseph, fut pour moi une mère, il fut un ange... mon réconfort... à cette époque comme toujours...

207.6 Le silence et le sommeil enveloppèrent ensuite le Juste... pour qu'il ne voie pas ce qui était pour moi le baiser quotidien de Dieu... Alors, après cet intermède des nécessités humaines, survinrent pour moi les flots sans mesure de l'extase arrivant de la mer paradisiaque, qui me soulevaient de nouveau sur des crêtes lumineuses toujours plus élevées, et m'emportèrent avec eux, tout en haut, dans un océan de lumière, de lumière, de joie, de paix, d'amour jusqu'à ce que je me trouve perdue dans la mer de Dieu, du sein de Dieu... J'entendis encore une voix de la terre : " Tu dors, Marie ? ", mais si lointaine... Un écho, un souvenir de la terre... si faible que l'âme n'en est pas touchée... je ne sais quelle réponse j'y fis pendant que je ne cessais de m'élever dans cet abîme de feu, de béatitude infinie, d'avant-goût de Dieu... jusqu'à lui, jusqu'à lui... Oh ! Mais est-ce toi qui es né, ou est-ce moi qui suis née de la splendeur trinitaire, cette nuit-là ? Est-ce moi qui t'ai donné, ou toi qui m'as aspirée pour me donner ? Je ne sais pas...

Puis vint la descente, de chœur en chœur, d'astre en astre, de nuage en nuage, douce, lente, bienheureuse, tranquille comme celle d'une fleur qu'un aigle a emmenée dans les hauteurs et qu'il a laissée tomber, et qui redescend lentement sur les ailes de l'air, embellie par une pluie de pierres précieuses, par une parcelle d'arc-en-ciel dérobée au ciel, et qui se retrouve sur sa terre natale... Mon diadème, c'est toi ! Toi, sur mon cœur...

M'étant assise ici, après t'avoir adoré à genoux, je t'ai aimé. Enfin, j'ai pu t'aimer sans la barrière de la chair ; je me suis levée pour te porter à l'amour de celui qui, comme moi, était digne de t'aimer dans les premiers. Et ici, entre ces deux rustiques colonnes, je t'ai offert au Père. Et, ici, tu as reposé pour la première fois sur le cœur de Joseph... Je t'ai ensuite emmailloté et, ensemble, nous t'avons déposé ici... Je te berçais pendant que Joseph séchait le foin à la flamme et le tenait au chaud en le mettant sur sa poitrine. A cet endroit, nous t'adorions tous deux, penchés sur toi comme moi maintenant, pour boire ta respiration, pour voir à quel anéantissement peut conduire l'amour, pour verser les larmes que l'on verse sûrement au Ciel sous l'effet de la joie inépuisable de voir Dieu. »

207.7 Marie est allée et venue pendant cette évocation, indiquant les endroits, haletante d'amour, une larme scintillant dans ses yeux bleus et un sourire de joie sur les lèvres ; elle se penche réellement sur son Jésus qui s'est assis sur une grosse pierre pendant cette évocation, et elle embrasse ses cheveux en pleurant et adorant comme alors...

« Et puis les bergers... à l'intérieur, ici, pour adorer de toute leur âme pleine de bonté, accompagnés du grand soupir de la terre qui entrait avec eux et de leur odeur d'hommes, de troupeaux, de foin ; et au-dehors, partout, il y avait des anges pour t'adorer par leur amour, par leurs chants qu'aucune créature humaine ne saurait répéter, et par l'amour des Cieux, par l'atmosphère des Cieux qui entrait avec eux, et qu'ils apportaient avec leur éclat... Ta naissance, béni !... »

Marie s'est agenouillée auprès de son Fils ; elle pleure d'émotion, la tête appuyée sur ses genoux. Pendant quelques instants, personne n'ose parler. Plus ou moins émues, les personnes présentes regardent autour d'elles comme si, au milieu des araignées et des cailloux rugueux, elles espéraient voir le spectacle de la scène décrite...

Marie se ressaisit et dit :

« Voilà, je vous ai raconté la naissance de mon Fils dans son infinie simplicité et son infinie grandeur, avec mon cœur de femme, pas avec la sagesse d'un maître. Il n'y a rien d'autre, car ce fut la chose la plus grande de la terre, cachée sous les apparences les plus communes.

207.8 – Mais le lendemain ? Et ensuite ? demandent plusieurs d'entre eux, dont les deux Marie.

– Le lendemain ? C'est très simple : j'étais la mère qui allaite son bébé, le lave et l'emmaillote comme le font toutes les mères. Je chauffais l'eau

puisée au ruisseau sur le feu allumé au-dehors, là, pour que la fumée ne fasse pas pleurer ses deux yeux bleus ; puis, dans le coin le plus abrité, dans un vieux baquet, je lavais mon enfant et je lui mettais des langes frais. J'allais à la rivière laver ses langes et je les étendais au soleil... et puis, joie entre les joies, je lui donnais le sein, et il tétait, prenait des couleurs, était heureux... Le premier jour, à l'heure la plus chaude, je suis allée m'asseoir là-dehors pour bien le voir. Ici, le jour filtre sans entrer, et la lumière et la flamme donnaient un aspect étrange aux choses. Je suis sortie, au soleil... et j'ai regardé le Verbe incarné. La Mère a alors connu son Fils et la servante de Dieu son Seigneur. Et je fus femme et adoratrice... Puis la maison d'Anne... les journées passées auprès du berceau, ses premiers pas, ses premiers mots... Mais cela vint plus tard, en son temps... Et rien, rien ne fut semblable à l'heure de ta naissance... Ce n'est qu'en revenant à Dieu que je retrouverai cette plénitude...

– Pourtant... partir ainsi, au dernier moment ! Quelle imprudence ! Pourquoi ne pas avoir attendu ? Le décret prévoyait un délai pour des cas exceptionnels comme une naissance ou une maladie. C'est ce qu'Alphée a dit, intervient Marie, femme d'Alphée.

– Attendre ? Oh, non ! Ce soir-là, quand Joseph m'apporta la nouvelle, toi et moi, mon Fils, nous avons tressailli de joie. C'était l'appel... Car c'était ici, et ici seulement, que tu devais naître, comme les prophètes l'avaient annoncé. Et ce décret imprévu fut comme un acte de pitié du Ciel pour effacer chez Joseph jusqu'au souvenir de son soupçon. C'était celui que j'attendais, pour toi, pour lui, pour le monde juif comme pour le monde à venir, jusqu'à la fin des siècles. C'était annoncé. Et cela se produisit conformément à ce qui était annoncé. Attendre ! Est-ce que l'épouse peut retarder son rêve nuptial ? Pourquoi attendre ?

– Mais... à cause de tout ce qui pouvait arriver..., répond Marie, femme d'Alphée.

– Je n'avais aucune crainte. Je me reposais sur Dieu.

– Mais savais-tu que tout allait se passer ainsi ?

– Personne ne me l'avait dit, et moi, je n'y pensais pas du tout, au point que, pour rassurer Joseph, je l'ai laissé penser – et vous aussi – qu'il y avait encore du temps avant la naissance. Mais moi, je savais que ce serait pendant la fête des Lumières que la Lumière du monde naîtrait.

– Et toi, mère, pourquoi n'as-tu pas plutôt accompagné Marie ? Et pourquoi mon père n'y a-t-il pas pensé ? Vous auriez dû venir ici, vous

aussi. Pourquoi ne sommes-nous pas tous venus ? demande sévèrement Jude.

– Ton père avait décidé de venir après les Encénies, et il l’a dit à son frère, mais Joseph n’a pas voulu attendre.

– Mais toi, du moins... insiste Jude.

– Ne lui fais pas de reproches. C’est d’un commun accord que nous avons trouvé juste de laisser tomber un voile sur le mystère de cette naissance.

– Mais, avec ces signes, Joseph savait-il qu’elle allait survenir ? Si, toi, tu l’ignoraient, pouvait-il le savoir, lui ?

– Nous ne savions rien, sauf qu’il devait naître.

– Et alors ?

– Alors, ce fut la Sagesse divine qui nous conduisit ainsi, comme c’était juste. La naissance de Jésus, sa présence dans le monde, devait apparaître privée de tout aspect étonnant, qui aurait excité Satan... Et vous voyez que l’animosité actuelle de Bethléem à l’égard du Messie est une conséquence de la première manifestation du Christ. La haine du démon utilisa cette révélation pour faire répandre le sang et, par le sang répandu, répandre la haine.

207.9 Es-tu content, Simon-Pierre ? Tu ne dis rien et c’est à peine si tu respirez...

– Tellement content... à tel point qu’il me semble être hors du monde, dans un lieu encore plus saint que si j’étais au-delà du velarium du Temple... Tellement content que... que, maintenant que je t’ai vue à cet endroit, et avec la lumière d’alors, je crains de t’avoir traitée, avec respect, certes, comme une grande femme, mais toujours comme une femme. Désormais... désormais je n’oserai plus te dire comme avant : “ Marie. ” Tu étais auparavant pour moi la Mère de mon Maître. Maintenant, maintenant je t’ai vue au sommet de ces flots célestes, je t’ai vue comme une Reine et moi, misérable, voici ce que je fais de cet esclave que je suis. »

Et il se jette à terre, en baisant les pieds de Marie.

C’est maintenant Jésus qui parle :

« Simon, relève-toi, et viens ici, tout près de moi. »

Pierre va à gauche de Jésus car Marie est à sa droite.

« Que sommes-nous, maintenant ? demande Jésus.

– Nous ? Mais nous sommes Jésus, Marie et Simon.

– C'est bien, mais combien sommes-nous ?

– Trois, Maître.

– Une trinité, donc. Un jour, au Ciel, il vint une pensée à la divine Trinité : " Il est temps que le Verbe aille sur la terre ", et, dans un frémissement d'amour, le Verbe vint sur la terre. Il se sépara donc du Père et de l'Esprit Saint. Il vint œuvrer sur la terre. Au Ciel, les deux Personnes divines qui étaient restées contemplèrent les œuvres du Verbe et restaient plus unies que jamais pour répandre la Pensée et l'Amour afin d'aider la Parole qui œuvrait sur la terre. Un jour viendra où cet ordre arrivera du Ciel : " C'est le moment de revenir, car tout est accompli " ; alors le Verbe retournera au Ciel, ainsi... (Jésus fait un pas en arrière en laissant Marie et Pierre à leur place) et, du haut des Cieux, il contempera les œuvres des deux restés sur la terre. Ceux-ci, en un mouvement saint, s'uniront plus que jamais pour associer le pouvoir à l'amour et en faire le moyen d'accomplir le désir du Verbe : la rédemption du monde par l'enseignement continu de son Eglise. Et le Père, le Fils et l'Esprit Saint feront de leur rayonnement une chaîne pour resserrer toujours plus les deux qui seront restés sur terre : ma Mère, l'amour ; toi, le pouvoir. Tu devras donc bien traiter Marie en reine, oui, mais sans être un esclave. Es-tu d'accord ?

– Je suis d'accord avec tout ce que tu veux. Je suis anéanti ! Moi, le pouvoir ? Ah, si je dois être le pouvoir, alors oui, je dois m'appuyer sur elle ! Oh, Mère de mon Seigneur ! Ne m'abandonne jamais, jamais, jamais...

– N'aie pas peur. Je te tiendrai toujours par la main, comme cela, comme je le faisais avec mon Bébé jusqu'à ce qu'il soit capable de marcher tout seul.

– Et après ?

– Après, je te soutiendrai par la prière. Allons, Simon, ne doute jamais de la puissance de Dieu. Je n'en ai pas douté, moi, ni Joseph. Toi non plus, tu ne dois pas douter. **Dieu nous donne son secours, heure après heure, si nous restons humbles et fidèles...**

207.10 Maintenant, venez au-dehors, près du ruisseau, à l'ombre de ce bon arbre. Si l'été était plus avancé, il vous donnerait ses pommes en plus de son ombre. Venez. Nous allons manger avant de partir... pour aller où, mon Fils ?

– A Jala. C'est tout près. Et demain nous irons à Bet-çur. »

Ils s'asseyent à l'ombre du pommier et Marie s'appuie contre son tronc robuste.

Barthélemy la regarde fixement — elle qui est si jeune et encore animée d'une manière céleste par tout ce qu'elle vient d'évoquer —, recevoir de son Fils la nourriture qu'il a bénite et lui sourire d'un regard plein d'amour, et il murmure :

« " A son ombre je me suis assise et son fruit est doux à mon palais. " »

Jude lui répond :

« C'est vrai. Elle meurt d'amour, mais on ne peut certainement pas dire que " c'est sous un pommier qu'elle a été réveillée. " »

– Et pourquoi pas, mon frère ? Que savons-nous des secrets du Roi ? » répond Jacques, fils d'Alphée.

Jésus intervient en souriant :

« La nouvelle Eve a été conçue par la Pensée au pied du pommier du paradis pour que son sourire et ses larmes mettent en fuite le serpent et désintoxiquent le fruit empoisonné. Elle est devenue l'arbre du fruit rédempteur. Venez, mes amis, et mangez-en, car se nourrir de sa douceur, c'est se nourrir du miel de Dieu.

– Maître, réponds à un désir de savoir que j'ai depuis longtemps. Le Cantique que nous citons annonce-t-il Marie ? demande doucement Barthélemy pendant que Marie s'occupe de l'enfant et parle avec ces compagnes.

Jésus se tourne vers les femmes.

– on parle d'elle dès le commencement du Livre, et on en parlera dans les livres à venir jusqu'à ce que la parole de l'homme devienne l'éternel hosanna de l'éternelle Cité de Dieu. »

« On voit bien qu'il descend de David ! Quelle sagesse, quelle poésie ! » dit Simon le Zélote à ses compagnons.

207.11 Judas qui, encore sous l'impression de la veille, parle peu tout en cherchant à retrouver la liberté qu'il avait auparavant, l'interrompt :

« Voilà : je voudrais comprendre pourquoi l'Incarnation devait absolument avoir lieu. Dieu seul peut parler de façon à vaincre Satan. Dieu seul peut avoir le pouvoir de racheter et je n'en doute pas. Cependant, voilà, il me semble que le Verbe pouvait s'humilier moins qu'il ne l'a fait en naissant comme tous les hommes, en s'assujettissant aux misères de l'enfance et au reste. N'aurait-il pas pu apparaître sous une forme humaine, déjà adulte, sous les apparences d'un adulte ? Ou, s'il voulait vraiment avoir une mère, en choisir une, mais adoptive comme il l'a fait pour son père ? Il me semble qu'une fois, je le lui ai demandé, mais il ne m'a pas répondu longuement, ou bien je ne m'en souviens pas.

– Demande-le-lui ! Puisque nous sommes dans le sujet..., dit Thomas.

– Pas moi. Je l'ai fâché et je ne me sens pas encore pardonné. Demandez-le-lui pour moi.

– Pardon ! Nous acceptons tout sans tant d'explications, et ce serait à nous de poser des questions ? Ce n'est pas pensable ! Riposte Jacques, fils de Zébédée.

– Qu'est-ce qui n'est pas pensable ? » demande Jésus.

Après un moment de silence, Simon le Zélote se fait l'interprète de tous et répète les questions de Judas et les réponses des autres.

« Moi, je ne garde pas rancune. C'est la première chose que je dois dire. Je fais les observations que je dois faire, je souffre et je pardonne. Ceci dit pour celui qui a peur ; d'ailleurs, cette peur est encore le fruit de son trouble. En ce qui concerne mon Incarnation réelle, je réponds : il est juste qu'il en ait été ainsi. A l'avenir, beaucoup tomberont dans toutes sortes d'erreurs au sujet de mon Incarnation. Ils me prêteront précisément les formes que Judas aurait voulu que je prenne : un homme dont le corps est en apparence formé de matière, mais en réalité fluide, comme un jeu de lumière, grâce auquel je serais et ne serais pas une chair. Et la maternité

de Marie existerait sans vraiment exister. En vérité, je suis une chair, et Marie est la Mère du Verbe fait chair. Si l'heure de ma naissance ne fut qu'extase, c'est parce qu'elle est la nouvelle Eve qui ne porte pas le poids de la faute ni l'héritage du châtement. Mais cela n'a pas été pour moi une dégradation de reposer en elle. Est-ce que par hasard la manne était avilie du fait qu'elle était dans le Tabernacle ? Non, elle était au contraire honorée de se trouver en ce lieu.

D'autres affirmeront que, n'étant pas une chair réelle, je n'ai pas enduré la souffrance ni la mort durant mon séjour sur la terre. Oui, comme on ne pourra nier mon existence, on niera la réalité de mon Incarnation ou la vérité de ma divinité. Non, en vérité, je suis éternellement Un avec le Père et je suis uni à Dieu en tant que Chair car l'Amour peut avoir rejoint ce qui ne peut être rejoint dans sa Perfection en se revêtant de chair pour sauver la chair. C'est ma vie entière qui répond à toutes ces erreurs, elle qui donne son sang depuis ma naissance jusqu'à ma mort et qui s'est assujettie à tout ce qu'elle partage avec l'homme, à l'exception du péché. Oui, je suis né de Marie, et cela pour votre bien. Vous ne savez pas à quel point la Justice s'adoucit à partir du moment où elle a la Femme comme collaboratrice. Es-tu satisfait, Judas ?

– Oui, Maître.

– Fais-en sorte que, toi aussi, tu me satisfasses. »

Judas baisse la tête de confusion ; peut-être est-il réellement touché par tant de bonté.

La halte se prolonge sous l'ombre fraîche du pommier. Certains dorment, d'autres somnolent. Mais Marie se lève et retourne dans la grotte, et Jésus la suit...

27 novembre 1943 – Jésus parle de la maternité de Marie. Le voyage jusqu'à Bethléem. Lors de la Nativité, l'onde de l'extase se répandait en Joseph

Jésus dit :

“Si toutes les femmes qui ne sont pas dépravées connaissent l'extase de la joie féminine en pensant à leur prochaine maternité quelle extase ne dut pas éprouver ma sainte Mère, désormais proche de sa sublime maternité !

La maternité bien comprise est le sommet de l'amour. Plus intense que l'amour qui unit les enfants d'un même berceau, plus chaste que l'amour qui unit deux chairs, l'amour maternel, lorsqu'il est juste, est l'amour complet, parfait et plus élevé que les amours de la Terre.

Mais Marie n'était pas seulement la créature qui aime l'enfant se formant en elle, fruit d'un double amour de créatures. Marie aimait Dieu en son fils, venu à elle avec sa volonté, son amour, son obéissance pour se faire chair de sa chair.

Elle regardait son ventre inviolé et le voyait comme le ciboire du Dieu vivant. Elle sentait un autre cœur qui battait et elle savait que c'était le cœur d'un Dieu fait chair. Elle anticipait par son désir le moment où elle ferait de ses bras mon autel pour la première offrande de l'Hostie du pardon. Et elle se jurait de m'aimer comme elle seule, sans le poids de la faute, pouvait m'aimer pour réparer à l'avance ce qui déjà faisait pleurer ses yeux et saigner son cœur : les tortures de ma mission de Rédempteur.

Si c'est l'usage chez les être pieux d'accomplir une retraite spirituelle à la veille d'un événement important pour eux, afin de mieux connaître la volonté du Seigneur et d'être dignes de sa bénédiction sur l'œuvre qui est sur le point de commencer, vous pouvez bien comprendre que cette créature, déjà parfaite dans l'oraison, se soit entourée de voiles mystiques pour s'isoler dans une retraite spirituelle qui s'approfondit au fur et à mesure que s'approchait l'accomplissement de l'évènement.

Marie fit le voyage de Nazareth à Bethléem comme si elle était enfermée dans une mystique clôture, ouverte seulement vers le Ciel qui s'approchait pour la couvrir de toutes ses splendeurs, ses théories d'anges, ses harmonies célestes, comme d'un baldaquin royal piqué de bijoux.

Elle était déjà en extase. Et, voyant passer un homme silencieux qui menait par la bride un petit âne chevauché par une jeune fille, tout absorbée dans sa pensée intérieure, la foule s'écartait, car il semblait qu'une lumière se dégageât de ce groupe et qu'un parfum céleste flottât derrière lui. Et on ne pouvait s'expliquer pourquoi les plus pauvres de cette foule semblaient des

rois devant lesquels la multitude se partage en hommage comme les vagues de la mer que sillonne un majestueux navire.

C'était l'Étoile des mers qui passait, le navire portant la Paix qui passait au milieu de la guerre du monde, la Victorieuse qui passait là où Satan avait rampé, afin de nettoyer la voie au Seigneur qui venait réunir le Ciel et la Terre.

Pâle et douce, elle allait à la rencontre de l'Amour, non plus seulement étreinte de feu spirituel, mais tiédeur de vraies chairs, chairs de femme, mais aussi de Dieu; et lorsque Joseph brisait cette extase, en y pénétrant comme s'il franchissait le seuil de Dieu, afin de donner à sa Femme le réconfort de quelque nourriture et du repos, elle n'avait pas beaucoup de mots, mais seulement un regard, une parole : 'Joseph !', une main que l'on serre, et l'onde de l'extase se déversait en Joseph comme d'une coupe remplie à ras bord.

Les paroles troublent l'atmosphère où vit Dieu. Les justes n'ont pas besoin de paroles pour être persuadés de la présence de Dieu et des admirables effets de cette présence dans un cœur.

On croit ou on ne croit pas. Si Dieu est en vous, vous croyez puisque vous sentez Dieu, au-delà des voiles de la chair, qui vit en une créature. Si Dieu n'est pas en vous, aucun mot ne peut vous persuader de la fusion de Dieu à un cœur humain. C'est la foi qui donne la capacité de croire, et c'est la possession de Dieu qui donne la possibilité de voir Dieu vivant dans un de vos semblables. On ne peut expliquer par une méthode humaine le mystère de Dieu, le pourquoi de Dieu. Ils sont au-dessus de vos méthodes. C'est seulement en vivant humblement dans le surnaturel que vous pouvez voir, par le soupirail que la Bonté vous ouvre, les rapports spirituels et les contacts extatiques entre une âme et Dieu.

Telles des étincelles dansant dans un incendie, les créatures que Dieu a choisies pour l'extase vivent dans une fête de splendeurs, dans un rugissement de flammes divines, dans une fusion perpétuelle de l'étincelle à la flamme pour vivre toujours plus, s'allumer et allumer. Aliment qui s'alimente au Centre de l'Amour, elles apportent leur amour à l'Amour et en augmentent la gloire, et tirent de cet Amour leur vie et leur propre gloire.

Marie avait en elle le Feu très saint et elle était feu. Les lois de la vie étaient presque annulées par le fait qu'elle vivait d'ardeur. Et elles s'annulaient d'autant plus que l'incendie s'approchait pour se muer en chair nouvellement née, de sorte qu'au moment bienheureux de mon apparition en ce monde, elle sombra dans l'extase, dans la splendeur du Centre du Feu dont elle émergea en portant dans ses bras la Fleur de l'Amour, passant

des voix de la Flamme divine aux mélodies angéliques, du rutillement de la Trinité contemplée jusqu'à la fusion à la vision des chœurs des anges, descendus pour annoncer à la Terre l'évènement et lui faire la promesse de paix et pour former un cortège autour de la Mère Reine, la Mère du Roi des rois. Après avoir étreint Dieu avec son esprit ravi, elle étreignit le Fils de Dieu, son Fils, avec ses bras qui ne connaissaient pas l'étreinte d'un homme."

**28 novembre 1943 – Jésus parle de la Nativité. Le signe qui
marqua sa naissance fut la Lumière. Le Christ parle de Marie et
Joseph**

Jésus dit :

“Le signe qui marqua ma naissance au monde fut la lumière.

Il arrive souvent que les faits soient caractérisés par des phénomènes que vous expliquez comme coïncidences fortuites et qui sont en fait des présages, les appels de Dieu pour attirer votre attention, détournée par mille choses plus ou moins nécessaires, sur un fait qui marquera une époque dans l’histoire du monde ou dans la vie d’un individu.

J’étais la ‘Lumière’ et la lumière me précéda, m’entoura, m’annonça, me conduisit et conduisit à moi les purs de cœur.

Je t’ai dit²⁶² qu’une lumière semblait émaner de Marie alors que, sur le moyen de transport des pauvres, elle passait toute recueillie sur les voies de la Palestine. Je t’ai dit d’autres fois²⁶³ que celui qui a Dieu en lui-même dégage, et non seulement spirituellement, des vibrations de lumière et un parfum, puisque le trésor intérieur se répand de l’écrin vivant qui le renferme et devient perceptible aux autres. Vous dites alors : ‘Cette personne a quelque chose de spécial en dedans. Quel visage ! Quelles manières ! Celles d’un saint’.

Marie était la Toute Sainte et elle portait le saint des saints. Elle possédait donc la perfection de la sainteté humaine déjà tellement divinisée qu’elle était presque égale à celle de son Dieu. Elle possédait la Perfection divine qui avait revêtu la chair en lui demandant de la nourrir de son sang vierge, de la former, d’être son refuge pendant les neuf mois de son développement d’homme.

Dieu se nourrissait de Marie. L’Homme-Dieu est fait de Marie, et, de ma Mère très suave, j’ai pris les caractéristiques physiques et morales de douceur, de bonté, de patience. Le Père m’a laissé la perfection, mais, de la Femme bénie qui fut mon chaste nid, j’ai voulu assumer le vêtement physique et le plus précieux vêtement moral du caractère.

Marie étant la plus sainte des créatures qu’a portées la Terre, la sainteté émanait d’elle, non pas comme d’un vase clos dont filtrent des molécules de parfum, mais comme d’un astre en feu qui dégage des vapeurs et des rayons d’une puissance surnaturelle.

Si le Baptiste sursauta dans le sein de sa mère en recevant la vague de la Grâce qui émanait de Marie et en resta sanctifié, l’émanation ayant été si

puissante qu'elle avait franchi la barrière de la chair au-delà de laquelle le fruit de Zacharie et d'Élisabeth se formait pour devenir mon évangélisateur (Évangile veut dire 'bonne nouvelle' et Jean donna aux humains la 'bonne nouvelle' de ma présence parmi les humains; je ne fais donc pas erreur en le nommant mon évangélisateur, et je le dis pour ceux qui ergotent sur le mot), r ceux qui s'approchaient directement de Marie ne pouvaient ne pas en subir les conséquences.

Elle laissa derrière elle un sillage de sainteté opérante et, à condition de ne pas repousser la Grâce, les cœurs qui s'étaient approchés d'elle devinrent prédestinés à la sainteté. Quand on saura tout sur l'humain, vous verrez que, parmi les premiers disciples du Fils de Marie, il y en a beaucoup qui eurent avec elle quelque rapport, même fortuit, et en restèrent lavés et pénétrés par la Grâce qui émanait d'elle. Vous connaîtrez alors de nombreux prodiges qui furent opérés par ma toute Belle et toute Grâce.

Marie convertit maintenant les cœurs les plus durs et elle sauve les pécheurs les plus obstinés, mais le cycle de son pouvoir n'a pas commencé seulement le jour où — Étoile qui remonte aux Cieux — elle fut élevée à se reposer de nouveau sur mon cœur et à rendre le Paradis plus beau pour moi, à le rendre complet, puisque désormais elle y était, cette Maman que j'ai aimée infiniment et à qui je dois tout, en tant qu'homme, en retour de tout ce que j'ai eu d'elle. La sanctification des peuples à travers Marie commença au moment où l'Esprit fit d'elle une mère et le Fils de Dieu prit chair dans son sein bienheureux.

Joseph était saturé de cette émanation au point d'en devenir presque semblable à la Pleine de Grâce. Le juste pleurait des larmes bienheureuses à la joie qui l'inondait, joie mystique de celui qui contemple, penché sur un miracle de manifestation divine. Adoration et silence furent les caractéristiques de saint Joseph. Vénération respectueuse de la bienheureuse dont il était le protecteur naturel. Et amour.

Le premier amour chaste entre époux, l'amour tel que devait être celui des humains selon la pensée du Créateur, était un amour sans l'aiguillon des sens et sans boue de malice. Un amour naturel et angélique à la fois puisque, selon la pensée créatrice, il devait y avoir dans l'âme d'Adam et de ses enfants la pureté angélique de l'esprit mêlée à la tendresse humaine et, telle une fleur qui s'épanouit sans péché de la tige qui la porte, l'amour devait naître chez les époux libre du vers de la luxure, et donner des enfants à de chastes couches conjugales.

Être chaste ne signifie pas s'interdire l'union conjugale. Cela signifie l'accomplir en pensant à Dieu qui fait de deux animaux pensants deux créateurs mineurs et, tout comme Dieu créa le mâle et la femelle sans

mettre la pensée du mal en eux et il ne mit pas dans leur pupille la lumière de la chair pour dévoiler la chair aux innocents, ainsi les époux devraient faire du mariage une sainte création, égayée par des berceaux, mais point souillée par la luxure.

L'époux honnête et saintement amoureux cherche à devenir semblable à l'autre époux, puisque celui qui aime tend à assumer la ressemblance de l'être aimé, de sorte que. le mariage bien compris est une élévation réciproque, car personne n'est complètement perfide et il suffit que chacun des deux s'améliore sur un point, prenant pour exemple ce qu'il y a de bon dans l'autre pour monter l'escalier de la sainteté en compétition l'un avec l'autre. La sainteté conjugale et individuelle est comme une plante qui pousse une branche plus haute que la précédente et monte, monte vers l'azur. Aujourd'hui, c'est une vertu; demain, il en bourgeonne une autre, plus haute, et à partir des vertus humaines de tolérance réciproque, on monte aux sommets de l'héroïsme surnaturel.

Joseph, époux chaste et saint de la Chaste et Sainte, apprenait de jour en jour, tel un enfant avec sa maîtresse d'école, la science d'être semblable à Dieu, et puisque dans son cœur de juste rien n'entravait la Grâce, il assumait de jour en jour la ressemblance de sa Maîtresse bien-aimée, ressemblant ainsi à Dieu dont Marie était la plus parfaite copie.

Au cours de la sainte nuit, Joseph, alors qu'il priait avec une telle intensité qu'il était parvenu à s'entourer d'une mystique barrière qui isolait l'âme de l'extérieur, fut tiré de son oraison par la lumière.

Dans la grotte, éclairée au début uniquement par un petit feu de brindilles qui déjà languissait par manque d'alimentation, s'était diffusée une lumière paisible, laquelle augmentait graduellement comme un clair de lune quand l'astre, d'abord voilé par des nuages, s'en libère et descend directement argenter la Terre.

Marie se tenait dans cette luminosité, encore agenouillée — puisque je naquis pendant qu'elle priait — mais appuyée sur ses talons. C'était Marie qui, avec des larmes et des sourires, embrassait ma chair, ma chair de nouveau-né.

Même en ce moment-là, elle eut peu de mots : 'Joseph', comme d'habitude, et la présentation à son époux du Fruit de ses entrailles saintes.

La Famille était la première à être rachetée par Dieu. Reconstituée telle que Dieu l'avait conçue : deux personnes qui s'aiment saintement et qui saintement se retrouvent penchées sur le berceau d'un nouveau-né, et dans le baiser qu'elles échangent au-dessus de ce berceau, il n'y a aucune saveur

de luxure, mais une gratitude mutuelle et la mutuelle promesse de s'aimer d'un amour réciproque qui aide et reconforte.

Quand les premiers bergers entrèrent, ils trouvèrent les deux saints ainsi unis par l'amour et l'adoration, et Joseph, homme d'âge mûr, semblait être le père de la Vierge et du petit Enfant, tant était apparente en lui cette tendresse dénuée de désir charnel, qu'on ne voit malheureusement que dans le regard d'un père.

La Lumière était désormais sur la Terre et, des Cieux ouverts, la lumière descendait par vagues d'anges, annulant de sa splendeur paradisiaque la luminosité des astres dans la nuit sereine. Elle ne fut point perçue par les savants, les riches, les rassasiés de plaisirs, mais elle fut comme une diane pour les humbles travailleurs qui accomplissaient leur devoir.

Le devoir est toujours sacré, quel qu'il soit. Le devoir du roi qui signe les décrets n'est pas plus noble que celui du paysan qui laboure la terre ou du madrier qui veille sur son troupeau. *C'est le Devoir. C'est la Volonté de Dieu. Il est donc toujours noble.* Il obtient donc la même récompense ou le même châtiment surnaturel. Et ce ne sera pas le fait de porter une couronne ou de tenir la houlette qui vous sauvera du châtiment ou vous empêchera d'obtenir la récompense. A celui qui accomplit son devoir, faisant ainsi la Volonté très sainte, Dieu se manifeste et il le prend comme témoin de ses prodiges.

Et Dieu se manifesta aux bergers et ils furent appelés à témoigner du prodige de Dieu. Dans la lumière devenue resplendissante, car le Ciel entier était sur et dans la grotte, l'Emmanuel fut visible aux deuxièmes rachetés de la Terre : les travailleurs. *Car Dieu est venu sanctifier le travail après la famille.* Le travail, imposé comme une malédiction à l'homme après la faute d'Adam, devenait bénédiction du moment où le Fils de Dieu voulut devenir travailleur parmi les humains.

La Lumière était venue dans le monde. Et l'humble grotte, la campagne limitée de Bethléem ne suffisaient pas à la contenir. La Lumière se répandit à l'est et à l'ouest, au nord et au sud. Son apparition ne parla pas aux fêtards, sa vibration ne dit mot aux jouisseurs. Elle parla à ceux qui, purs dans leur cœur et aspirant ardemment à la Vérité, abaissaient leur esprit très cultivé au pied de Dieu et se sentaient comme des atomes devant sa Sainteté.

La Lumière se montra aux puissants qui se servaient de leur puissance comme instrument de conquêtes spirituelles, et elle les appela à l'adorer d'un étincellement qui remplit les quatre coins du firmament. Elle se montra aux puissants, car Dieu est venu sanctifier les puissants après les

travailleurs et la famille, et avec les puissants, la science. Mais Dieu ne se manifeste pas aux puissants mauvais et aux savants athées pour les couvrir de bénédictions, mais à 'ceux qui font du don de la puissance et de la science un moyen d'élévation surnaturelle, et non d'abus de pouvoir et de négation.

Dieu est aussi Roi des rois et Dieu est aussi Maître des maîtres. La Lumière trouva de nombreux maîtres sur terre, mais la Lumière devint un appel seulement pour les maîtres désireux de Dieu. C'est toujours comme ça. *La Grâce opère là où se trouve le désir de la posséder et, plus le désir est vif de la posséder et d'être possédé et plus elle opère, jusqu'à devenir Parole et Présence.*

Guidés par la seule chose qui est digne d'indiquer le chemin vers Dieu, la lumière, les puissants vinrent de contrées éloignées devant le Roi des rois, le premier groupe du nombre infini de ceux qui, au cours des siècles, entreprendraient la marche mystique pour aller vers Dieu. Non pas les puissants de Palestine, ceux qui se croyaient les dépositaires des secrets et des décrets de Dieu — et ces décrets et secrets leur étaient incompréhensibles, car il n'y avait pas de sainteté en eux, et les signes du ciel et les paroles du Livre n'étaient que de simples météores et de simples paroles sans plus de signification surnaturelle — non pas les puissants de Palestine, mais ceux venus de loin.

J'étais venu comme Lumière dans le monde. Lumière pour le monde. Lumière au monde. J'appelais le monde à la Lumière. Le monde entier.

Et je l'appelle. Je l'appelle sans cesse depuis vingt siècles. Sur vos ténèbres, je n'arrête pas de faire resplendir ma Lumière. Si vous saviez vous élever outre la barrière de brouillard que vous avez répandu sur le monde, vous verriez le soleil divin toujours resplendissant et bienveillant pour les humains, tous les humains.

Et il ne faut pas vous surprendre si désormais ceux qui sont les plus éloignés de la Rome catholique vous précèdent. Gaspar, Melchior, Balthazar, chevauchant leurs patients chameaux, vinrent de trois points de la terre vers la Lumière du monde que les compatriotes du Fils de Marie ne virent pas. De l'Afrique, de l'Asie, de l'hémisphère austral, des gens viennent à la Croix que vous avez rejetée. *Et ils vous surpasseront.* Au dernier jour, quand le temps et l'humanité seront illuminés sur chaque point et de tout côté, *on verra le vide ingrat que vous, catholiques depuis des siècles, aurez laissé, alors que les autres, idolâtres et hérétiques, fascinés par le Christ, Seigneur saint, seront afflués avec leur âme faite vierge par la Grâce.*

Que de mouvements ténébreux dans le monde civilisé ! *C'est votre honte et votre châtement.* Vous n'auriez jamais dû et vous ne devriez jamais permettre que la Lumière qui vous a été donnée en premier soit rejetée et reniée. Les ténèbres vous tuent et vous ne voulez pas les abandonner. C'est d'elles que viennent, comme les odieux animaux de la nuit, tous les maux qui vous tourmentent et qui se repaissent de votre sang, de votre tourment.

Vous ne me voulez plus. Vous ne me comprenez plus. Vous ne me connaissez plus. Même ceux de 'ma maison' ne me connaissent plus. Et j'ai du mal à les connaître, tellement les nombreuses maladies de la chair et de l'esprit les ont enlaidis.

Mais en ce premier dimanche de l'Avent qui annonce la venue de la Lumière dans le monde, je vous en prie, ô mes enfants, si vous n'osez plus regarder le Rédempteur et le Juge, parce que la douleur fait peur et la justice inspire la terreur à votre âme abattue, regardez le nouveau-né sur le sein de Marie. Un petit enfant ne peut avoir que des caresses et des sourires. Et je les ai pour vous.

Ayez pitié de ma nudité et de ma pauvreté. Il ne s'agit pas de vêtements ou d'argent, mais d'amour. De votre amour. Je ne veux pas d'or, pas d'encens. *Je veux seulement votre amour.* Je le veux car m'aimer et me connaître est vie et vérité. Tout comme Marie m'a engendré par l'œuvre de l'amour, ainsi je veux vous engendrer au moyen de l'amour. Le mien est vif et il opère, mais le vôtre est nécessaire aussi.

Venez à moi et accueillez-moi en vous. *J'ouvrirai en vous des torrents de Lumière et de Grâce et je vous ferai devenir enfants de Dieu comme je le suis.* Bénis soient ceux qui accueillent ma Lumière. Je serai en eux. J'habiterai en eux, en leur esprit. Car le Verbe n'a pas besoin de maisons d'argile, mais de demeures vivantes : il veut les esprits des humains pour son habitation.

La gloire de Dieu est révélée à ceux qui m'accueillent, puisque là où je suis, le Père et l'Esprit sont avec moi, et la gloire du Seigneur se dévoile à eux, pleine et réjouissante, et la Grâce est leur vie et, comme le soleil du haut des cieux, la Paternité, la Fraternité, la Charité divine sont sur eux et leur donnent un avant-goût de béatitude.

Dans sa luminosité extatique, Marie m'offre à votre amour. Inclinez le front devant l'Amour fait chair. Il a quitté les Cieux pour vous amener aux Cieux. Il est venu dans la guerre pour vous apporter la paix."

Depuis trois jours se sont ouverts à mon âme les fleuves de l'extase et je jouis de la vision outre que de la parole. Mon âme est blancheur éclatante et lumière, car la blancheur de la Vierge Mère et la Lumière sont en moi.

Gloire à Dieu pour sa bonté qui accorde à sa servante de voir ce qu'ont vu les anges et qui inonde mon âme de sa paix.

La radio diffuse en ce moment *l'Agnus Dei* de la messe du dimanche. Mais moi, j'ai vu l'Agneau nouveau-né dormir sur les genoux de la Blancheur immaculée... et il est plus beau que la plus belle musique...

Marie dit :

"Ne te laisse pas abattre par la pensée que tu m'aimais si peu. Tu n'es pas la seule. Mais je suis la Maman et je comprends et pardonne. Ce sont là les lacunes de ceux qui sont encore imparfaits. Je n'en aime pas moins parce qu'on m'aime peu. Il me suffit qu'au moins vous aimiez mon Fils, et tu l'aimais beaucoup quand tu ne m'aimais encore que peu.

Je te ferai remarquer un fait dans ma vie de Mère de Dieu qui échappe à beaucoup de personnes et qui est un indice sûr des rapports futurs entre moi et ceux que mon Jésus a rachetés.

Lorsque les bergers vinrent à la grotte, ils n'avaient d'yeux et d'expressions d'amour que pour mon Enfant. Joseph et moi étions pour eux des personnages secondaires. Au pied de la misérable litière où il dormait, lorsqu'il ne dormait pas sur mes genoux, ils déposèrent leurs dons et leurs tendresses. Et je ne regrettais pas qu'on ne me fît pas de louanges comme à la plante qui avait mis au monde la Fleur du Ciel. Il me suffisait qu'on aimât mon Enfant, et qu'on l'aimât beaucoup. Ils seraient si nombreux à le haïr ensuite !

Parmi ceux qui assistèrent au rite toujours nouveau de la présentation au Temple, personne n'eut une pensée pour moi. Ils regardaient mon trésor et le louangeaient pour sa beauté surhumaine. Mais ils ne faisaient aucune louange autre qu'humaine à sa Maman. Seuls les saints me reconnurent pour ce que j'étais, et Élisabeth, Siméon et Anne virent en moi la Mère du Sauveur, me faisant par cette reconnaissance la plus sublime des louanges. Les premiers étaient 'bons', ces trois personnes étaient 'saintes'.

L'Esprit Saint opère dans le cœur des saints et leur donne des lumières de connaissance surnaturelle. L'Esprit Saint éclaire les cœurs des saints pour qu'ils me voient. Me voir dans la lumière de Dieu signifie m'aimer en vérité. Mon Fils très saint agit par lui-même pour vous attirer à son amour. Moi, je vous aime et j'attends en priant pour vous.

Je suis la Vierge de l'attente. Dès mon âge le plus tendre, j'ai attendu l'Attendu des peuples.

Je suis la co-Rédemptrice qui attend le moment de mourir au pied de la croix pour vous donner la vie.

Je suis la Mère qui attend votre véritable amour, non pas le culte superficiel qui se limite à beaucoup de paroles. Prier ne signifie pas dire beaucoup de prières. Cela signifie aimer. Cela signifie faire parler son propre cœur.

Je suis la Silencieuse. Nouvelle Ève, je vous enseigne le silence. C'est par la parole que la Séduction entra en Eve. C'est par mon silence que la Rédemption entra dans le monde. Apprenez de moi la vertu du silence, car dans le silence extérieur, le cœur parle à Dieu et Dieu au cœur. Mon silence n'était pas le silence inerte d'une âme morte. Il était au contraire une œuvre très active sur le plan spirituel.

Lorsque mon Enfant était dans mes bras, j'ai dit pour lui l'offrande au Père, pour lui qui ne savait pas parler, car il n'était qu'un nouveau-né qui savait uniquement vagir - mon Fils Dieu, la Voix du Père, la Parole du Père, s'étant anéanti par amour jusqu'à n'être qu'un bébé vagissant d'une voix de petit agneau. Le premier 'Notre Père', c'est moi qui l'ai dit dans la grotte froide de Bethléem, soulevant dans mes bras mon Agneau venu au monde pour être tué et pour donner vie aux morts dans l'âme. C'est moi qui, la première, dis en pleurant le 'Fiat voluntas tua'. Et sais-tu ce que ça veut dire pour la Mère de dire ces mots à l'Éternel ?

Maintenant, quand je vois que, par amour pour mon Fils, une créature accomplit la volonté divine, qui est avant tout volonté d'amour, j'annule sa dette envers moi et j'augmente mon amour pour elle. Jésus me l'amène ensuite. Je laisse à mon Jésus le soin de me faire aimer. Là où il est, l'Esprit de Dieu est aussi. Et là où est l'Esprit sont le Savoir et la Lumière. Il est donc inévitable que vous soyez aussi instruits dans l'amour pour moi.

Puis, quand vous arrivez à m'aimer, en vérité, alors je viens. Et ma venue est toujours la joie et le salut."

3 décembre 1943 – Le silence et la simplicité de Marie

Jésus dit :

« Ma Mère t'a parlé de l'ombre qui l'enveloppa en tant que Mère de Dieu. Ceci ne s'oppose pas à ce que j'ai dit il y a quelques jours.

Si tout le monde remarquait quelque chose de spécial dans ce couple qui passait pauvrement par les routes bondées, comme une lumière et un parfum, cela n'éclairait pas leur cécité et ne parlait pas à leur surdité d'esprit. C'était semblable à la perception du soleil qu'a quelqu'un sur sa tête à travers des bandes opaques, sans vraiment le voir, et à celle d'un bruit lointain qui parvient à peine au tympan comme un souffle d'air que brise un son si ténu que ce n'est plus un mot.

Ma Mère s'est appelée la 'Silencieuse'. Il faudrait ajouter beaucoup d'attributs à ses litanies et il y aurait beaucoup à méditer sur ces attributs. Vierge silencieuse, vierge lumineuse et Mère de la Lumière elle l'était et l'est.

Elle a soulevé, avec une extrême réticence, quelques voiles à mes évangélistes, mais uniquement pour les choses que, dans son savoir surnaturel, elle jugeait utiles à mon intérêt. En ce qui la concerne, silence absolu. Elle gardait tout dans son cœur, comme l'affirme Luc, et de son cœur, elle tira des souvenirs pour ses chers comme des perles d'un coffre.

Il ne faut donc pas s'étonner que les gens dans la foule ne pussent pas comprendre, tout en étant sanctifiés par le passage de ma Mère. Ils n'étaient pas, comme elle a dit, des saints.

Plus ou moins bons, ils avaient Dieu loin de leur cœur, et là où Dieu n'est pas, il n'y a pas de lumière.

Il ne faut pas s'étonner non plus que Dieu ait protégé la Bénie sous le voile d'une vie en apparence ordinaire. Dieu n'aime pas ce qu'aiment les humains : les célébrations et encore moins les auto-célébrations humaines. Il se drape de réserve et en enveloppe ses bien-aimés. Le monde est profanateur et Satan est d'autant plus rusé qu'il est vaincu. Dieu préserve des curiosités baveuses et des pièges empoisonnés ses créatures les plus chères et lui-même en elles, puisqu'il prend grand soin de ses instruments, voulant d'eux l'accomplissement de leur mission. Il révèle la vérité cachée seulement aux 'Saints'.

Et il ne faut pas s'étonner que Marie, après ma naissance, apparût encore plus comme une femme ordinaire : une jeune mère, rien d'autre. Comme l'encensoir dont était sortie l'Hostie très sainte, elle était maintenant la Toute Sainte pour elle-même, mais elle ne portait plus le Saint des saints. Et si l'on songe au fait que le Saint des saints, au moment où il racheta avec une éternelle souveraineté la Terre et ses vivants, ses défunts et ses futurs habitants, apparut aux yeux du monde comme un malfaiteur torturé pour ses méfaits, il est logique que sa Mère, du moment où elle devint co-Rédemptrice et qu'elle participa donc au rachat de la Terre, apparût comme une simple, pauvre femme.

Le temps lumineux pendant lequel je me suis formé en elle s'était écoulé et la splendeur de la joie, qui en cette nuit avait rempli le cœur de Marie, la grotte et les Cieux, s'atténua à l'aube du jour où commença à se lever le soleil de la rédemption, soleil teinté de sang, composé de douleur infinie. L'aurore trouva Marie déjà plongée dans la pensée des tourments à venir. L'offrande avait déjà été faite en mon nom et les deux phrases plus chrétiennes de la Terre s'étaient nouées l'une à l'autre pour former une chaîne et étrangler le Mal :

"Voici la servante du Seigneur" et "Seigneur, que ta volonté soit faite". Saintes lèvres, lèvres bénies de ma Mère, qui avez prêté à ma nullité d'enfant le son virginal des paroles parfaites ! Le Ciel se pencha sur son oui' héroïque, répété lorsque la maternité le rendait doublement héroïque, et vénéra en elle la Martyre rédemptrice. Comme un collier auquel s'ajoute de jour en jour une perle, la suite des jours douloureux de Marie commença. À la fin, il y eut le Golgotha.

C'est pour cette longue douleur que je vous dis : 'Aimez-la'. Je vous bénis quand vous m'aimez. Mais pour l'amour que vous donnez à ma Mère, je vous prépare une demeure plus resplendissante au Ciel."

8 décembre 1943 – L'enfance de Jésus. De la Nativité au Golgotha

Marie dit :

"Luc, mon évangéliste, écrit aussi que mon Jésus, après avoir été circoncis et offert au Seigneur, 'grandissait et se fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui'; et plus loin, il répète que, maintenant un enfant de douze ans, il nous restait soumis et 'grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Une déformation de la piété des fidèles a fait en sorte que l'ordre que Dieu s'est réservé à lui-même, en vertu de son existence en tant que Fils de l'homme, a été altéré. La légende aime faire de mon Enfant un être prodigieux et pas naturel, qui dès sa naissance aurait agi en homme et aurait donc été tellement en dehors de la norme qu'il en serait devenu monstrueux.

Cette piété erronée n'est pas punie par Dieu, qui la voit et la comprend et la juge comme un acte d'amour imparfait dans sa forme, mais néanmoins agréable parce que sincère.

Mais je veux te parler de mon Enfant tel qu'il était à l'époque où, sans sa Maman, il n'aurait pu rien faire : un petit être tendre, délicat, blond, au teint d'un rose léger, et beau, beau comme aucun fils d'humain, et bon, plus que les anges qu'avait créés son Père et le nôtre. Sa croissance ne fut ni plus ni moins que celle d'un enfant sain dont sa mère prend soin.

Intelligent mon Enfant. Très. Comme peut l'être un être parfait. Mais son intelligence s'éveilla de jour en jour selon la norme commune à tous les enfants nés d'une femme. C'était comme si un soleil se levait peu à peu dans sa petite tête blonde. Ses regards, non plus vagues comme ceux des premiers jours, commencèrent à se poser sur les choses et surtout sur sa Maman. Les premiers sourires, incertains d'abord, puis de plus en plus sûrs lorsque je me penchais sur son berceau ou le prenais sur mes genoux pour l'allaiter, le laver, l'habiller et l'embrasser.

Les premiers mots informes et puis de plus en plus clairs. Quel bonheur d'être la Maman qui enseigne au Fils de Dieu à dire : 'Maman !'. Et la première fois qu'il articula ce mot comme il faut, ce mot que personne comme lui ne sut jamais dire avec tant d'amour et qu'il me dit jusqu'à la dernière respiration, quelle fête pour moi et Joseph, et que de baisers sur la petite bouche où avaient poussé les premières dents !

Et les premiers pas de ses petits pieds si tendres, roses comme les pétales d'une rose carnée, ces petits pieds que je caressais et embrassais avec l'amour d'une mère et l'adoration d'un fidèle, et qu'on allait un jour clouer sur la croix, que je verrais se contracter dans un spasme, devenir livides et glacés.

Et ses chutes quand il commença à marcher tout seul. Je courais le relever et embrasser ses bleus... Oh ! alors je pouvais le faire ! Je le verrais un jour tomber sous la croix, déjà agonisant, déguenillé, souillé de sang et des ordures que la foule cruelle lui lançait, et je ne pourrais plus courir le relever, embrasser ses contusions sanglantes, pauvre Maman d'un pauvre Fils justicié.

Et ses premières gentilleses : une petite fleur cueillie au jardin ou en chemin et qu'il m'offrait, un tabouret traîné à mes pieds pour que je fusse plus confortable, un objet laissé tomber et qu'il ramassait pour moi.

Et son sourire. Le soleil de notre maison ! La richesse qui couvrait d'or et de soie les murs nus de ma maisonnette ! Ceux qui ont vu le sourire de mon Fils ont vu le Paradis sur Terre. Un sourire serein aussi longtemps qu'il fut enfant. Un sourire de plus en plus peiné jusqu'à en devenir triste au fur et à mesure qu'il devenait adulte. Mais toujours un sourire. Pour tous. Et ce fut une raison de son charme divin qui faisait que les foules le suivaient enchantées.

Son sourire était déjà parole d'amour. Et puis, quand au sourire s'unissait la voix, la plus belle que le monde jamais connût, même le sol et les épis de blé frémissaient. C'était la voix de Dieu qui parlait, Maria. Et ce fut un mystère, que seul les raisons insondables de Dieu peuvent expliquer, que Judas et les Hébreux pussent, après l'avoir entendu parler, arriver à le trahir et à le tuer.

Son intelligence, qui s'ouvrait de plus en plus jusqu'à atteindre à la perfection, m'inspirait admiration et respect. Mais elle était tellement tempérée de bonté que jamais elle ne mortifia personne. Mon doux Fils, qui fus doux avec tout le monde, et surtout avec ta Maman !

Lorsqu'il était jeune garçon, je m'interdisais de l'embrasser comme lorsqu'il était petit. Mais ses baisers et ses caresses ne vinrent jamais à me manquer. C'est lui qui sollicitait sa Maman, dont il comprenait la soif d'amour, à boire la vie en embrassant ses chairs saintes, à boire la joie.

Avant la dernière Cène, il vint chercher le réconfort auprès de sa Maman. Et il resta appuyé sur mon cœur comme pendant son enfance. Il voulut se

saturer de l'amour d'une mère pour pouvoir résister au désamour du monde entier.

Plus tard, je l'eus sur mon cœur, déjà mort et glacé dans la lumière blafarde du Vendredi Saint. Et de voir mon Enfant car pour une mère, son fils est toujours un enfant, et il l'est d'autant plus qu'il est souffrant ou éteint de voir mon Enfant qui n'était plus qu'une plaie, défiguré par la souffrance endurée, incrusté de sang, nu, lacéré jusqu'au cœur; de voir cette bouche sainte, qui n'avait eu que de saintes paroles, désormais figée; ces yeux adorés dont le regard était une bénédiction, ces mains qui n'avaient bougé que pour travailler, bénir, guérir, caresser; ces pieds qui s'étaient fatigués à essayer de rassembler son troupeau et que son troupeau avait transpercés; tout cela fut un tourment infini qui déborda sur la Terre pour la racheter et envahit les firmaments qui frissonnèrent de pitié.

Tous les baisers que j'avais dans mon cœur et que, à cause des séparations forcées des trois dernières années, je n'avais pu lui donner, je les lui ai donnés alors. Pas une meurtrissure qui ne resta sans un baiser et des larmes. Et je suis seule à savoir combien il y en avait. Ce furent les baisers et les pleurs qui lavèrent les premiers son corps sans vie, et je ne me laissais pas de l'embrasser avant de le voir disparaître sous les arômes, les bandelettes, le suaire, le linceul et enfin, derrière la pierre qu'on fit rouler devant l'entrée du Sépulcre.

Mais le matin de la Résurrection, je pus contempler le Corps glorifié de mon Fils. Il entra avec le rayon du soleil, moins resplendissant que lui, et je le vis dans sa beauté parfaite, à moi car je l'avais formé, mais Dieu parce que, désormais, il avait franchi le temps humain et il retournait au Père, m'amenant aux Cieux avec sa Chair divine façonnée dans mon sein à ma ressemblance humaine.

Il n'y eut pas pour sa Mère la même interdiction que pour Marie de Magdala. Je pouvais le toucher. Je n'aurais pas contaminé de mon humanité sa perfection qui montait aux Cieux, parce que ce minimum d'humanité que j'avais, dans ma condition d'Immaculée Conception, s'était consumé, comme une fleur jetée dans un incendie, sur le bûcher expiatoire du Golgotha. Marie la femme était morte avec son Fils. Il restait maintenant Marie l'âme, brûlant de monter au Ciel avec son Fils. Et mon étreinte révérencielle ne pouvait troubler la Divinité triomphante.

Oh ! soit-il béni pour son amour ! Si par la suite, son Corps torturé est toujours resté présent à mon esprit, et si le souvenir de ce tourment n'a pas encore perdu son acuité, celui de son Corps glorifié, triomphant, beau d'une beauté divine et majestueuse qui fait la joie des Cieux, fut mon

éternel réconfort durant les jours trop longs de ma vie et la source de mon perpétuel et ardent désir de finir ma vie pour le revoir.

Maria, c'est ma fête (*275) depuis deux heures, et je t'ai gardée avec moi en te faisant connaître mon Jésus. Maintenant repose-toi en regardant Ceux qui t'aiment et qui t'attendent et en voyant la Beauté qui fait la joie des saints."

25 décembre 1943 – Douleurs et joie de la maternité de Marie

Marie dit :

La béatitude de l'extase que j'ai éprouvée à la naissance (de Jésus) m'a accompagnée comme l'essence d'une fleur enfermée dans le vase vivant du cœur durant toute ma vie. Indescriptible joie. Humaine et surhumaine. Parfaite.

Lorsque chaque soir qui tombait martelait dans mon cœur le douloureux "memento" (souviens-toi) : "Un jour de moins à attendre, un jour de plus qui rapproche du Calvaire", et mon âme en était recouverte de douleur comme si une vague de tourment l'avait balayée — flux anticipé de cette marée qui m'engloutirait sur le Golgotha — (alors) je me penchais en esprit sur le souvenir de cette béatitude, lequel était resté vif dans mon cœur, tout comme quelqu'un se penche au-dessus d'une gorge en haute montagne pour entendre de nouveau l'écho d'un chant d'amour et voir au loin la maison de sa joie.

Cela a été ma force dans la vie. Et elle l'a été surtout à l'heure de ma mort mystique au pied de la Croix. Afin de ne pas en arriver à dire à Dieu — qui nous punissait, moi et mon doux Fils, pour les péchés du monde entier[1] — que son châtement était trop atroce et sa main de Justicier, trop sévère, j'ai dû fixer, à travers un voile des larmes les plus amères que jamais femme eût versées, ce souvenir lumineux, béatifique, saint, lequel s'élevait en cette heure comme une vision de réconfort de l'intérieur de mon cœur pour me dire combien Dieu m'avait aimée, s'élevait pour venir à ma rencontre sans attendre, car il était une sainte joie, que je le cherche, puisque tout ce qui est saint est imprégné d'amour et l'amour donne sa vie même aux choses qui ne semblent pas avoir la vie.

Maria, voici ce qu'il faut faire quand Dieu nous frappe.

Se souvenir des moments où Dieu nous a accordé la joie afin de pouvoir dire, même au milieu des tourments : "Merci, mon Dieu. Tu es bon avec moi".

Ne pas refuser le réconfort qu'apporte le souvenir d'un don que Dieu nous a fait dans le passé, souvenir qui surgit pour nous consoler à l'heure où la douleur nous fait plier, comme des tiges secouées par l'ouragan, vers le désespoir, afin que nous ne désespérions pas de la bonté de Dieu.

Faire en sorte que nos joies nous viennent de Dieu, c'est-à-dire ne pas nous procurer des joies humaines, voulues par nous et aisément contraires,

comme tout ce qui est le fruit d'actions étrangères à Dieu, à sa Loi divine et à sa Volonté, mais n'attendre la joie que de Dieu.

En *garder* le souvenir même une fois que la joie est passée, car le souvenir qui pousse à faire le bien et à bénir Dieu n'est pas un souvenir condamnable, mais au contraire, conseillé et béni.

Baigner de la lumière de cette époque les ténèbres du présent pour les rendre si lumineuses que nous puissions toujours y voir le saint visage de Dieu, même dans la nuit la plus obscure.

Tempérer l'amertume du calice par la douceur dont on a joui afin de pouvoir en supporter le goût et arriver à le boire jusqu'à la dernière goutte.

Sentir, puisqu'on l'a conservée comme le plus précieux souvenir, la sensation de la caresse de Dieu alors que les épines nous serrent le front.

Voilà les sept béatitudes qui s'opposent aux sept épées. Je te les donne dans ma leçon de Noël (mets-en la date) et, avec toi, je les donne à tous mes bien-aimés.

Ma caresse en guise de bénédiction à tous.